Un village en Périgord noir

Tursac

Une histoire méconnue

Tursac en 1920

PREFACE

Ce livre n'a pas pour vocation d'être un guide touristique mais plutôt un voyage dans le temps !

En étudiant notre village, nous avons tenté de montrer la richesse de cette région : son histoire depuis l'aube de l'humanité, son patrimoine exceptionnel, ses traditions, coutumes et croyances forgées par les nécessités économiques et sociales.
Nous avons choisi de nous pencher particulièrement sur les années d'après-guerre. C'est une période « charnière » durant laquelle les transformations économiques, techniques et sociales ont bouleversé le territoire.
Il n'y a guère plus de 100 ans, il n'y avait ni eau courante, ni électricité, ni voiture et chacun faisait son pain, à Tursac comme dans tous les autres villages.

Les progrès techniques et la mécanisation ont certes amélioré la vie au quotidien en donnant du temps à chacun, surtout aux femmes et aux enfants qui ont pu se rendre à l'école. Mais cette évolution a fait voler en éclats les travaux en commun, la solidarité indispensable, la culture du partage. Elle a provoqué le déclin des usages communs à la fontaine, au lavoir, l'effacement des rituels de retrouvailles comme les veillées autour du cantou, le coin du feu de la cheminée.

Grâce aux nombreux et émouvants témoignages que nous avons pu recueillir auprès des anciens du village, nous avons retracé cette époque pour que la mémoire de notre village reste vivante dans une société si différente.

Nous évoquerons également la singularité de TURSAC, au cœur d'une vallée plusieurs fois distinguée pour son exceptionnel patrimoine naturel, culturel et bâti : inscription au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO depuis 1979, Grand Site de France avec 35 autres communes de la vallée et enfin classement Natura 2000 en raison de sa remarquable biodiversité d'espèces animales et végétales.

C'est une histoire que les jeunes et les nouveaux habitants ne connaissent peut-être pas. Et pourtant, dans cette époque troublée où notre mode de vie est souvent remis en question, ce travail de mémoire pourrait nous aider à retrouver une vie plus équilibrée et plus respectueuse de la nature.
Puisse cet arpentage du temps passé y contribuer …

Kati et Jean-Louis Gallo

TURSAC ET SON HISTOIRE

Quelques mots d'histoire

Comme la plupart des toponymes en « ac », le nom du village provient de celui d'une personne gallo-romaine qui s'était installée sur ces terres – Turcius - suivi du suffixe « acum » qui marque l'appartenance.

« C'est à la présence de la Vézère et de sa géographie bien particulière que Tursac a dû son implantation et son habitat depuis des temps immémoriaux ». *(Conférence de Geneviève Ravon, à Tursac, novembre 2003 BM 2005)*.

Le méandre et le cingle de la Vézère, les vastes plaines alluviales, les falaises creusées par la rivière, de nombreux abris sous roches présentaient une situation idéale !

Le site est stratégique. Riche de ses vallées fertiles, au bord de la Vézère, sur les chemins de passage, Tursac s'est ainsi retrouvé dans tous les grands faits historiques qui ont marqué le Périgord.

Cette situation explique que la présence de l'homme dans notre région remonte à plus de 30000 ans.

L'histoire de Tursac suit celle de l'ensemble du Périgord. Après la période bénie de la Pax Romana qui a duré près de trois siècles, la population locale a dû affronter l'invasion des Vandales et des Wisigoths au 5ème siècle puis l'occupation des Francs avec les dynasties des Mérovingiens et des Carolingiens (6ème au 9ème siècle).

On a ainsi retrouvé des sarcophages mérovingiens à Tursac, au lieu-dit le Ruth, datant probablement du 6ème siècle.

Puis vinrent les incursions des Vikings au 9ème et 10ème siècle qui obligèrent les habitants de Tursac à se réfugier dans les abris rocheux comme ceux de la Madeleine.

Enfin au 11ème et 12ème siècle le pays connaît une période de prospérité. Il s'organise en féodalités qui contribuent à réduire l'anarchie et l'insécurité, il se couvre d'églises et de monastères. Tursac dépend alors de la Seigneurie de Beynac.

C'est à cette époque que l'église de Tursac est construite et qu'un prieuré de l'ordre de Grandmont s'installe à Belle Selve dans le nord de la commune.

Après le remariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri de Plantagenet, le Périgord passe sous la dépendance des Anglais en 1154.

Mais les Comtes du Périgord, fidèles à Philippe Auguste opposent une résistance farouche contre les Anglais.

Le Périgord et en particulier notre région, se couvre alors de forteresses.

Pendant la guerre de Cent Ans (1337-1453) le Périgord a été ravagé.

A la frontière entre le royaume de France et les possessions anglaises d'Aquitaine, il est passé à quatre reprises successivement aux mains des Anglais et des Français. Ainsi Tursac a bien été assiégé par les Anglais.

Le Périgord ne sera finalement libéré qu'en 1450.

Mais cette période d'insécurité générale avec pillages, brigandages, a fait fuir une bonne partie de la population.

De plus, dans les années 1520, la Peste qui a déjà frappé le Périgord, à la fin du 14ème siècle, décime les populations. Sarlat perd la moitié de ses habitants.

Jusqu'aux guerres de religions, le Périgord connait une période de calme et prospérité. Les villes comme Sarlat s'embellissent et les campagnes se peuplent de manoirs et châteaux d'inspiration Renaissance qui font le charme de notre région.

Lors des guerres de religion (deuxième moitié du 16ème siècle), le Périgord est encore au cœur du conflit, le protestantisme s'étant diffusé rapidement dans toute la région. Les Huguenots occupèrent ainsi un temps Montignac puis furent délogés par Jean de Losse du château du même nom.

Tursac s'est toujours trouvé aux côtés de l'Evêché de Sarlat.

Les siècles suivants seront une période de calme relatif, mais marquée par une profonde misère chez les paysans qui se révoltent au début du 17ème siècle contre l'augmentation des impôts, dans ce que l'on a appelé par la suite « la révolte des croquants ».

Jusqu'au début du 20ème siècle, rien n'a bougé dans cette région à l'écart des évolutions qui ont marqué la plus grande partie de la France.

Même pendant la révolution, le pays recroquevillé sur lui-même, est resté tranquille.

La transformation de Tursac au 20ème siècle

La vie économique

Le problème de Tursac a longtemps été l'enclavement du village.

Jusqu'en 1925, il n'y avait pas de pont, les bacs eux-mêmes étaient impraticables pendant les crues, la circulation sur la Vézère était dangereuse avec de nombreux naufrages, les chemins peu entretenus rendant difficile l'accès aux foires locales.

Pour cette raison, excepté les grands domaines comme Marzac, Tursac a longtemps été une commune très pauvre.

C'était essentiellement une terre de polyculture de subsistance, de culture vivrière et de petit élevage pour une autoconsommation. On y cultivait la vigne, mais aussi des céréales : seigle, orge, blé, maïs introduit au 18ème siècle, puis plus tard pommes de terre et betteraves pour l'engraissement des bêtes. La cueillette de noix et de châtaignes était également essentielle pour l'alimentation quotidienne.

Comme pour l'ensemble du Périgord, les parcelles étaient trop petites, pour assurer une vie décente. Les méthodes n'avaient pas évolué pendant des siècles avec une paysannerie assez ignorante ou méfiante des progrès réalisés ailleurs.

Les paysans sans terre louaient leurs bras pour de très faibles salaires. Les autres, presque tous sous contrat de métayage, contrat par nature précaire, n'avaient aucun intérêt à développer l'exploitation du seigneur.

Cette pauvreté des paysans en Périgord remonte ainsi à plusieurs siècles. Elle subsiste encore au 19ème siècle et jusqu'au début du 20ème siècle.

Elle est très bien décrite par Eugène le Roy (1836-1907) dans Jacquou le Croquant dont l'histoire se situe dans la première moitié du 19ème siècle et qui raconte l'injustice, la misère, l'arbitraire qui accablaient le « bas peuple ».

Dans sa *Topographie Agricole du Département de la Dordogne*, André de Fayolle constate aussi « *qu'en 1800, la situation de l'agriculture périgourdine traditionnelle est pire qu'à la fin du règne de Louis XV* ».

Parmi les causes, André de Fayolle pointe du doigt le morcellement des terres, la hantise de la faim qui font que les périgourdins pratiquent principalement la

polyculture de subsistance. Et si les ouvriers agricoles n'ont pas le cœur à l'ouvrage, c'est avant tout, parce qu'ils ne sont pas propriétaires de leur bien.

A partir de la fin du 19ème siècle et jusque dans les années 1960, la vie paysanne a connu un vrai bouleversement, à Tursac comme dans tout le Périgord : crise du phylloxéra qui a détruit toutes les vignes et a contraint beaucoup à partir en ville, déclin de la métallurgie au bois, pourtant vieille tradition de notre région et fermeture des forges, baisse des prix des terres, mécanisation. Après le brabant qui remplace l'araire, arrive la batteuse au début des années 1900, le tracteur (le célèbre Massey Ferguson !) dans les années 1960 et enfin, la moissonneuse-batteuse.

Le saviez-vous ?

L'araire, utilisé depuis des temps immémoriaux, est muni d'un soc pointu qui fend la terre. Par la suite, il a été équipé d'un versoir pour retourner la terre.

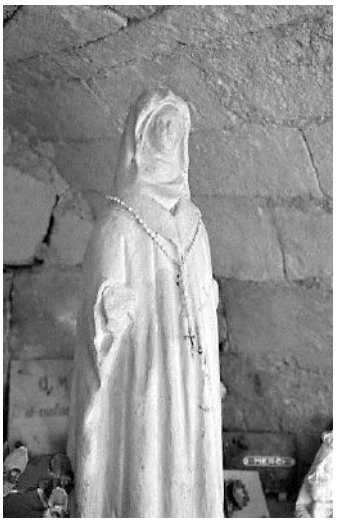
Le brabant est une petite charrue à un ou deux socs. Contrairement à l'araire, il se règle en profondeur et est équipé d'un soc réversible, ce qui facilite le labour.

La guerre de 14-18 a, elle aussi, bouleversé la vie paysanne.

Il s'agissait en effet avant tout d'une guerre de paysans. Ce sont eux qui ont payé le plus lourd tribut. Sans compter les réquisitions de nourriture pour le front ainsi que les bœufs et chevaux, ce qui obligeait souvent ceux qui restaient, principalement les femmes, à labourer à la main.

La saignée parmi les jeunes a été terrible, à Tursac comme dans les autres villages.

Avec 28 morts, on peut estimer que Tursac a perdu près de 30 à 40 % de sa population masculine mobilisée, sans oublier ceux qui sont revenus blessés ou « gueules cassées ». Il ne restait que peu d'hommes valides dans nos campagnes.



Beaucoup s'interrogent sur l'histoire de la croix cassée au lieu-dit Roque Véral, sur la route de Fontpeyrine. Elle fut en partie cassée par Henri Cosse, fou de douleur après la mort au front de ses deux fils. Il brisa également les deux bras de la vierge de Fontpeyrine et construisit un tombeau pour ses fils, visible sur la route de Fontpeyrine.

On voit d'après le tableau suivant que la population de Tursac est ainsi passée de 505 habitants en 1901 à 376 en 1925 soit une perte du quart de sa population en 25 ans.

On constate aussi dans ce comparatif qu'il y avait 141 ménages et 139 maisons en 1901, 108 ménages et 145 maisons en 1925, soulignant ainsi les nombreuses maisons abandonnées.

Colonne 1 : lieu-dit Colonne 2 : nombre maisons Colonne 3 : nombre ménages
Colonne 4 : nombre individus

1901

Bourg de Cussac	12	14	46
Total de la population agglomérée au chef-lieu.	12	14	46
2° Sections, villages, hameaux, fermes et habitations en dehors de l'agglomération du chef-lieu, formant la population dite éparse.			
Replat et La Peyrière	5	5	14
La Combe - Le Cordier	7	8	21
Les Granges - Fourgeotte - Le Verse	3	3	12
Raigna - Rupichéral - La Cabane	3	3	11
Le Chelivert	3	3	10
La Forêt - Le Brugal - Fontfeyrine	7	7	27
La Crouzetterie - Fonfourmel	3	3	10
Le Graneval - La Combe - Le Maine	4	4	13
La Bastierie	3	3	9
La Grange - Janasson - Pelou	4	4	12
Les Grandes Vignes	5	5	15
Les Cugnes - Le Coubal - Mazyac	9	10	39
Coupile - Les Vignes - Gravillou	5	5	26
Château de Mazyac	2	2	18
Le rocher - Fabreux - Combe de Mazyac	9	9	25
Au Germe - Au Ruth - Le Ruth	10	10	28
Lafrane - Lespinasse - Le Gal	18	18	65
Nacial - Bouchet - La Combe	5	5	14
Boulou - La Goudélie - Petit Mazyac	7	7	30
L'Hermitage	1	1	1
La Bastierie	3	3	14
Beau-coutal	2	2	11
Belle-Selve	4	4	16
La Peyrière	1	1	2
Belle-Étoile	1	1	4
Vieujal - Salesgoute - Nabb	3	3	6
Total de la population éparse	127	129	459
Report de la population agglomérée au chef-lieu	12	14	46
Total général de la population inscrite sur la liste nominative	139	143	505

1925

Bourg de Cussac	32	27	79
Total de la population agglomérée au chef-lieu	32	27	79
2° Sections, villages, hameaux, fermes et habitations en dehors de l'agglomération du chef-lieu, formant la population dite éparse.			
Secteur Fontfeyrine { Fontfeyrine, Reignac, Rupichéral, La Cabane }	16	13	53
Secteur Les Cugnes { Les Cugnes –	14	13	39
Secteur Mazyac { Mazyac –	10	5	19
Secteur La Bastierie { La Bastierie, Le Maine, La Grange, Janasson }	11	7	28
Secteur Pelou { Le Pelou	2	1	6
Secteur Petit Mazyac { Petit Mazyac, Goudélie }	8	3	12
Secteur Belle-Selve { Belle-Selve, Rastouat, Boucoutof }	13	8	25
Secteur Lespinasse { Lespinasse, Boulou }	24	19	68
Secteur Malamuy { Malamuy, Le Ruth }	15	12	42
Total de la population éparse	113	81	297
Report de la population agglomérée au chef-lieu	32	27	79
Total général de la population inscrite sur la liste nominative	145	108	376

Pour ceux qui sont restés, la vie rurale était très dure jusqu'au milieu du 20ème siècle, sans aucun confort et très peu de distractions. Cette situation les a obligés à changer leurs habitudes et augmenter les rendements en s'équipant de matériel et en utilisant des engrais.

Mais avec le progrès de la mécanisation, les jeunes dans les années 60, ne trouvant plus de travail au village, sont partis en ville, pour trouver un emploi. Beaucoup sont devenus fonctionnaires (SNCF, PTT…).

Comme exemple de l'impact de la mécanisation, pour faucher un hectare, un seul homme suffisait avec une moissonneuse-batteuse en 1970 alors qu'il fallait 30 à 40 hommes moins d'un siècle plus tôt !

Ainsi la population de Tursac, qui atteignait 800 personnes au milieu du 19ème siècle, s'écroule à 217 personnes un siècle plus tard (recensement 1968) pour remonter progressivement à plus de 330 habitants aujourd'hui avec l'arrivée de personnes venant de l'étranger, de citadins séduits par la beauté du pays ou, ces dernières années, de jeunes « néo-ruraux ».

TURSAC Évolution de la population								
1793	**1800**	**1806**	**1821**	**1831**	**1836**	**1841**	**1846**	**1851**
715	730	667	722	709	670	694	734	789
1856	**1861**	**1866**	**1872**	**1876**	**1881**	**1886**	**1891**	**1896**
792	787	770	703	729	774	743	676	591
1901	**1906**	**1911**	**1921**	**1926**	**1931**	**1936**	**1946**	**1954**
505	503	485	413	376	356	339	368	293
1962	**1968**	**1975**	**1982**	**1990**	**1999**	**2006**	**2007**	**2008**
242	217	238	263	316	340	324	322	319
2013	**2018**	-	-	-	-	-	-	-
347	330	-	-	-	-	-	-	-

On trouve les traces de cet exode rural dans les très nombreuses ruines qui peuplent nos bois, ruines souvent effondrées de fermes pauvres, construites le plus souvent en matériaux légers qui n'ont pas résisté à l'usure du temps.

Rouffinou

Crabillac

La Marie de Jean - Les Brandettes

Michel T :

« … Après le certificat d'études, à 14 ans, on travaillait. Je n'ai quitté la ferme que pendant le service militaire. J'étais fils unique. Quand j'étais petit, j'allais garder les moutons. Je donnais un coup de main à la grange pour soigner les vaches.

Quand l'école était finie, on faisait le travail. J'ai même labouré avec les bœufs dans les années 60-62.

Et après, comme les autres, on a acheté un tracteur, mais avant on n'avait que des bœufs et un cheval pour tirer la sarcleuse et le tombereau. Le tracteur, c'était un Ferguson gris, comme beaucoup, à l'époque. C'était mon père qui conduisait. Quand j'ai eu 15 ou 16 ans, j'ai pu le conduire.

Est-ce que c'était facile de travailler ? On ne se posait pas de questions. Toutes les générations, c'était comme ça. C'était bien pénible, après quand j'ai eu 15 ou 16 ans, j'ai décidé de rester. »

Le « petit gris » encore présent dans nos campagnes

Récolte au Pelou

Aujourd'hui, il reste une agriculture traditionnelle dans les grands domaines et de l'élevage (bovins, ovins, oies). Mais les activités rurales se sont diversifiées sous d'autres formes liées au maraîchage, au tourisme, à la construction et aux travaux publics.

Voici comment Kléber analyse le changement de la vie rurale à Tursac :

« Les petites fermes ont disparu, leurs terres ne sont plus cultivées parce qu'elles n'étaient pas « vivantes », rentables. Et, de ce fait, on n'avait plus besoin d'entraide. Déjà il y avait deux propriétaires terriens très importants (Fleurieu et Villepin). C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison qu'il n'y a jamais eu de remembrement sur la commune de Tursac. Le remembrement était déjà fait par les deux gros propriétaires qui avaient l'ensemble des terrains. Les choses ont un peu changé au moment de la vente de Marzac.

Mais de toute façon, il ne reste qu'une exploitation autour de la maison : celle des oies. Ni Pêchelune, ni Reignac ne sont plus des fermes qui « travaillent ». Et

de l'autre côté de la plaine, ce sont des gens de Plazac qui cultivent, mais ce n'est plus une ferme. Autrefois, là-bas pour travailler les terres, il y avait 2 chevaux, 4 bœufs, une dizaine de vaches, ça faisait vivre une famille. A la Goudelie, c'est pareil : ce ne sont plus les fermes qui font vivre les hommes. A Boulou haut et bas, les terres deviennent des friches. D'ici 10 ans, ce sera tout envahi par les bois, les ronces. Après la fontaine de la Madeleine, à gauche, en contrebas de la route il y a une autre ferme qui est à l'abandon, la Suderie, qui avait été rachetée aux Villepin par le père Travers. Et au Petit Marzac, c'est pareil, les trois fermes ne produisent plus. »

Cependant, même si les terres ne sont pas attenantes à une ferme, elles ne sont pas toutes en friche mais en pâturage ou en plantations de maïs, noyers.

Un changement de paysage

Chacun s'accorde pour reconnaître que notre région, surtout en Périgord noir, est assez unique pour la beauté de ses paysages, de son architecture, de son patrimoine.

Par quel miracle tout ceci a-t-il été protégé ?

Probablement parce que cette région est restée longtemps très pauvre, éloignée des grands axes de circulation, avec très peu d'implantation de zones industrielles. Aujourd'hui, une règlementation d'urbanisme, parfois très contraignante, préserve la région de constructions anarchiques et tente de maintenir une unité architecturale.

Néanmoins le paysage autour de nos villages s'est beaucoup transformé en quelques décennies, au gré des aléas de la vie paysanne et de l'entrée dans la vie moderne actuelle.

La vigne

La vigne était une tradition en Périgord qui remonte à l'antiquité.

A partir de la fin du 18ème siècle, cette culture très rentable, a pris une extension considérable si bien qu'au début du siècle dernier, le territoire était souvent couvert de vignes.

Tursac était cependant resté un village de polyculture avec un paysage plus diversifié. Excepté pour quelques grands domaines, comme Marzac, la vigne était surtout cultivée pour une consommation personnelle.

Le vin était loué pour ses bienfaits sanitaires. C'était souvent la seule boisson ! Le plus souvent c'était une vraie « piquette » titrant au maximum à 10°, mais bien évidemment « le sien » était toujours le meilleur !

Le saviez-vous ?

Le mot « piquette » est un terme inapproprié puisque la piquette est normalement le nom donné à la boisson légère et rafraichissante qu'on obtient tout simplement en faisant passer de l'eau sur le marc de raisin après l'avoir pressuré. Piquette vient de « piquet » a cause du goût acide de cette boisson.

Le saviez-vous ?

Pendant longtemps, la population a cru que l'alcool rendait fort, aidait à rester en bonne santé et favoriser la croissance pour les enfants. Même Pasteur déclarait que « le vin est la plus saine et la plus hygiénique des boissons ».

Cela semble incroyable, mais on servait ainsi du vin aux élèves à l'école. Et pas qu'un peu. En effet, chaque enfant avait droit à un demi litre par jour !

Ce n'est qu'en août 1956 que Mendes France a fait interdire toute boisson alcoolisée dans les écoles pour… les moins de 14 ans seulement !

Les vignes ont peu à peu disparu avec la crise du phylloxera à partir de 1864.

En une vingtaine d'années, ce petit insecte a contaminé l'ensemble des vignobles.

En Aquitaine, les grands domaines du Bordelais ou du Bergeracois ont réagi, en greffant des plans américains plus résistants avec l'aide de subventions de l'Etat.

Certes, beaucoup de vignes ont été replantées dans notre région au début du 20ème siècle mais l'absence des hommes pendant la guerre de 14 pour les cultiver, la faible productivité et la mauvaise qualité des vins ont contraint finalement les petits vignerons à les arracher ou à les laisser à l'abandon.

C'est tout un paysage rural qui a été bouleversé.

La forêt et les friches ont envahi les terres occupées par la vigne.

Témoins de cette époque : les murets que l'on trouve partout dans les bois de Tursac. Ils soutenaient les terrasses et délimitaient les parcelles, ainsi que les cabanes en pierre sèche, appelées à tort « bories » et qui étaient le plus souvent construites sur les lieux où la vigne était cultivée.

Les anciens du village se souviennent des vignes replantées après le phylloxera et des vendanges à Marzac, du temps des Fleurieu. Le père Lavaysse, successeur des Fleurieu, a continué à cultiver la vigne à Marzac, *« un rosé magnifique »*, dit Michel F. Mais son fils Philippe les a presque toutes arrachées pour y mettre des céréales.

Cependant, il reste encore des vignes à Bas-Comtal, chez Montoriol et aux Cugnes, chez Salon.

On trouve également encore quelques arpents de Noah. C'est un cépage blanc qui a la particularité de résister au mildiou. Il a été implanté après la crise du phylloxéra, un peu en cachette car ce vin a été plus ou moins interdit depuis 1934. Il avait la réputation de rendre fou et aveugle à cause de sa forte teneur en méthanol au moment de la fermentation.

On l'appelle aussi le « vin de trois ». Pour ramener chez lui un buveur de Noah, il fallait être deux !

Le vieux Père Mazel du Maine chantait, dans les années 1950, la « complainte du phylloxera ».

« Triste malheur, les coteaux et la plaine
Sont ravagés par l'insecte maudit
Du vigneron le travail et la peine
N'y peut rien faire, le malheur s'agrandit
Tout est en deuil, tout est triste et tout pleure, pauvre pays
Que vas-tu devenir ?
La plante dort, il faut donc qu'elle meure
Notre travail ne peut la secourir
Ô Grand Dieu tout puissant arrête ce malheur
De l'insecte méchant sois l'exterminateur
Oh ! Laisse-nous le vin notre bonheur. »

Janine : « *Après les vendanges, quand mon père, métayer à Marzac, pilait le raisin au fond de la cuve, il devait faire très attention à la bougie. Si elle s'éteignait, cela signifiait qu'il n'y avait plus d'oxygène. Il fallait remonter aussitôt… C'était très dangereux !* »

Le tabac

Le tabac a été une révolution dans la vie agricole.

Auparavant le paysan n'achetait pratiquement rien. Il ne consommait que ce qu'il produisait. Ses maigres revenus venaient de la vente d'une vache grasse, quelques coupes de bois et un peu de vin nouveau.

Le tabac a apporté une importante rentrée financière annuelle, au moment de la vente de la récolte, au milieu de l'hiver, à la Régie Nationale des Tabacs (la SEITA).

De plus le tabac était la seule culture couverte par une assurance en cas de perte de récolte. On a pu dire que cette culture était une forme de "sécurité sociale des paysans".

Le tabac a ainsi permis la modernisation des pratiques agricoles avec la possibilité de pouvoir enfin acheter un matériel plus moderne et passer d'une culture autarcique de subsistance à une agriculture de production.

A Tursac, la date est incertaine, mais la production de tabac par la préfecture a été probablement autorisée en 1870.

Elle s'est alors développée, surtout dans la vallée car cette culture a besoin d'eau. En témoignent les séchoirs à tabac.

En effet, à la récolte pendant l'été, la feuille de tabac renferme plus de 80 % d'humidité. Il fallait réduire cette humidité de 20 % à 30 % dans ces séchoirs en suspendant les feuilles.

Ces séchoirs pouvaient être les hangars à tabac que l'on peut encore voir à Tursac (chez Salviat, chez Laurent, chez Fournet ou au Petit Marzac) comme dans toute la région, construits, pour beaucoup, après la deuxième guerre mondiale, mais cela pouvait être aussi les combles des habitations ou les granges pour les petits producteurs.

En novembre, les feuilles étaient détachées et triées par qualité pour former des « manoques » ou bottes de 25 ou 50 feuilles, la vingt-cinquième ou la cinquantième servant à lier la botte.

« C'est ainsi qu'on faisait les manoques lors des « veillées tabac », chez Thomas, dit Janine. *Après, on les mettait dans des caisses carrées et on les portait à la SEITA de Sarlat. C'était le plus gros revenu des paysans. »*

.

Les manoques

Séchoir derrière l'église

Mais cette culture a poursuivi un déclin inexorable pour disparaitre complètement à Tursac : concurrence du tabac blond américain, arrêt des subventions lorsque les méfaits du tabac pour la santé ont été reconnus et surtout coût de la main-d'œuvre.

En effet, la culture du tabac nécessite beaucoup de personnel même après les efforts de mécanisation, surtout lors des récoltes en juillet et août. Tout le monde se mobilisait pour prêter main-forte à la ferme.

.

La récolte

« Le père Salon, des Cugnes, était planteur de tabac. Quand tu coupes le tabac, il y a des tiges qui repoussent, il coupait ça, avec une serpe, il mettait à sécher, il le coupait en morceaux, et il fumait ça ! Ah, il n'était pas traité, celui-là ! Je sais qu'une fois, j'avais 14-15 ans, il me dit : je vais t'en faire une…de cigarette ! Ah … j'ai cru que je crevais, ça m'aurait étouffé. Juste une bouffée, il fallait être costaud pour le supporter. » Michel F.

La forêt

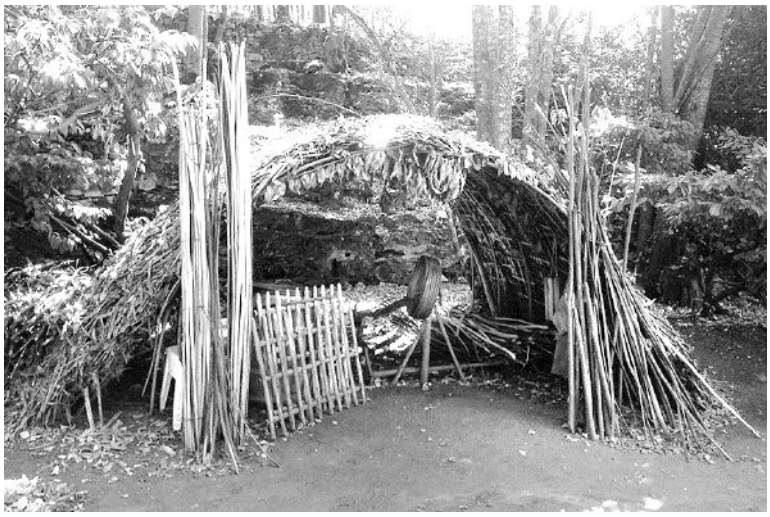
Nos forêts sont souvent difficiles d'accès, encombrées de hautes fougères, ronces et herbes de toutes sortes.
Aujourd'hui, la forêt couvre environ 70 % du territoire de Tursac, mais il n'en a pas toujours été ainsi.
Il y a une centaine d'années, la forêt était beaucoup moins dense et broussailleuse. Elle était exploitée et entretenue et représentait une importante source de revenus.
On y allait pour nettoyer les taillis, couper les fougères, ramasser le bois mort pour le feu.
La bruyère servait essentiellement de litière pour les animaux.
Châtaignes, noix, truffes alors abondantes, entraient dans l'alimentation au quotidien.
Les cochons se nourrissaient sous les chênes et châtaigniers.
Les herbes sauvages servaient à l'alimentation ou pour soigner.

Deux arbres étaient essentiels en Périgord : le châtaigner et le noyer.

Les châtaignes nourrissaient les paysans une grande partie de l'hiver.

Du bois de châtaignier, on faisait à peu près tout : du feu pour le chauffage, du charbon de bois pour les forges comme celle des Eyzies, de la vannerie notamment des paniers très réputés, des « carassons » ou échalas pour les vignes, des planches… Dans les bois de châtaigniers, les « feuillardiers » confectionnaient des « feuillards » destinés au cerclage des barriques.

Les noix étaient tout aussi essentielles. C'était sous la forme d'huile qu'elles étaient le plus consommées. C'était souvent la seule matière grasse qui était utilisée en cuisine, notamment dans la soupe. On utilisait également l'huile de seconde pressée ou de moins bonne qualité pour s'éclairer dans le « chalei » (lampe à huile).



La feuillardière

La feuillardière abritait les feuillardiers en pleine forêt.

Ils fabriquaient principalement des cerclages pour tonneaux à partir de lattes de châtaigniers (les feuillards).

Le commerce de noix pour les huileries, ainsi que la vente de champignons et de truffes pouvaient aussi apporter des revenus complémentaires.

Le saviez-vous ?

On ne l'imagine pas, mais la truffe était particulièrement abondante à cette époque. Les truffières étaient travaillées et entretenues. Mais elles furent délaissées après la première guerre, faute de main d'œuvre, sans compter l'extension de la friche, fatale à la truffe, ainsi que la perte de savoir-faire.

Pour la Dordogne, la production est ainsi passée de plus de 50 tonnes par an avant-guerre, à moins de 3 tonnes dans les années 50.

Feuillardiers, charbonniers, bûcherons, cueilleurs de fruits et châtaignes, gardiens de cochons, charretiers qui venaient enlever le bois, carassonniers qui fabriquaient des piquets de bois pour la vigne … il y avait une activité intense dans ces forêts.

..

Le coupeur de bruyère

« Il semble que nous soyons au milieu de la journée : une femme et son enfant sont venus rejoindre les hommes dans la forêt, avec un panier, sans doute le repas du jour. »

Avec le déclin de ces activités, nos forêts se sont développées, mais, pour la plupart, sous forme de taillis datant souvent de moins d'une centaine d'années.

Une révolution sociale : la fin du métayage à Tursac

Dans les années 1960, il y avait encore entre 15 et 18 métairies, à Tursac, ce qui est considérable à l'époque pour un petit village !

La famille de Fleurieu, à Marzac, possédait plus d'une dizaine de métairies : la Maison Forte de Reignac, Carcassonne, où avait séjourné au 19ème siècle le célèbre chansonnier Gustave Nadaud, l'Angle, les Vignes, Vézac, « Chez les Polonais » dans la plaine de Marzac. Et aussi les métairies des Laurent, Pialat et Quinque au bourg.

La famille Thy de Milly, apparentée aux Fleurieu, possédait 4 métairies : une à côté de la Maison-Forte de Reignac, « Chez Carbonnière », « Chez Laurent », « Sur le Roc » (l'actuel Pêchelune).

La famille de Villepin en possédait 5 : 2 à Boulou et 3 au Petit Marzac.

Et enfin, « Chez Thomas », à Fonrouquette et « Chez Peyre », à La Lambertie, qui appartenaient à la famille Andrieu-Delille.

On peut noter toutefois que le hameau de Lespinasse était un peu plus indépendant, les familles étant propriétaires et non métayères.

Janine : *« A Marzac, les métayers devaient aussi entretenir le château. M. Quinque, le régisseur, s'occupait du cheptel, du vin, du chaix, de la chaudière, en sous-sol du château, destinée à chauffer… la salle de bains du comte, en hiver ! Mon père était métayer ; il travaillait le jardin, le potager, soignait les chevaux, faisait pousser des endives dans le sable, en sous-sol, dans l'obscurité ; et quand il avait le temps, il cultivait sa terre (seulement des haricots verts au bord de la Vézère). Ma mère faisait la cuisine et le ménage au château. Nous habitions dans la cour du château. »*

Progressivement la plupart de ces fermes ont été rachetées par les métayers à partir de 1946 à la suite de lois d'après-guerre destinées à casser ce statut considéré comme trop favorable aux propriétaires.

L'histoire du métayage

À la fin du 15ème - début du 16ème, la population a été durement touchée par les famines, les guerres et les épidémies. Les paysans sans ressources étaient obligés de vendre leurs terres aux seigneurs.

C'est ainsi que s'est développé le métayage : en principe, la moitié de la récolte pour le seigneur qui fournit la terre, le gros matériel, parfois le bétail, et la moitié pour le paysan qui exploite la terre.

En principe, car l'accord était bien souvent inégal, le seigneur pouvant imposer des corvées (réparations, curage des fossés, lessive…) ou chasser à tout moment le métayer pour des motifs les plus futiles (congé pour avoir des idées politiques trop avancées aux yeux du patron, congé pour avoir chassé, congé pour avoir manqué la messe plusieurs dimanches consécutifs, congé pour avoir manqué de politesse !).

Dans ces conditions, les métayers avaient tendance à dissimuler une partie de la récolte.

De plus, au 18ème siècle, les seigneurs de Tursac et de Marzac étaient des seigneurs hauts justiciers, ayant droit de justice mais aussi celui d'établir les taxes du pays selon un barème bien établi selon le produit, avec amendes pour tout contrevenant. Etaient concernés boulangers, cabaretiers, bouchers…

« *On comprend mieux, avec ces taxes, pourquoi nos paysans vivaient en autarcie, sans aucune volonté de développer leur activité, avec peu de viande et le pain fabriqué à la maison à base de farine de blé mais aussi, selon les ressources : avoine, sarrasin, fèves, châtaignes et même de la paille en cas de disette.* »

Le rapport de force entre le propriétaire et le métayer s'est inversé après la première guerre mondiale du fait de la saignée que cette guerre a provoquée dans la paysannerie française.

Ceci a conduit aux lois de 1945 et 1946 qui ont fixé les règles :

Le propriétaire avait le choix :

- Maintenir le métayage, mais dans un rapport un tiers pour lui, deux tiers pour le métayer avec un bail de neuf ans et règlement des litiges par des tribunaux pour mettre fin à l'arbitraire.
- S'occuper lui-même de l'exploitation.
- Transformer le contrat de métayage en contrat de fermage (location à long terme).

Cette nouvelle législation répondait à une volonté de justice sociale mais aussi à des préoccupations économiques de l'après-guerre où tout devait être reconstruit.

En effet, sans bail à durée déterminée, le métayer était dans une situation trop fragile pour sortir de sa routine et développer un esprit d'initiative.

Comment ont réagi les propriétaires ?

Cas le plus fréquent dans nos régions, à court de ressources, il vendait sa terre à son métayer.

A Tursac, l'exemple du comte de Fleurieu, propriétaire de Marzac est significatif.

Le fermage était impensable pour lui avec un fermier qui ne pouvait plus être renvoyé. Par ailleurs, le métayage avec un tiers des récoltes pour le propriétaire*, « ce serait la ruine ».*

Pierre de Fleurieu a décidé alors d'exploiter le domaine en culture directe, avec ouvriers agricoles salariés et régisseur « *susceptibles d'être congédiés sans délai »* !

Les métayers étaient dans l'ensemble d'accord, moyennant un salaire fixe. Mais le rendement baissait inexorablement. Avec un matériel qui ne pouvait être renouvelé faute de moyens, des charges qui augmentaient, un château délabré, Fleurieu a décidé de vendre à contrecœur en 1959.

Mémoires de Pierre Claret de Fleurieu (1896-1977) - 1971 – extraits. BNF cote 16LN27-90646.

P.5 « *Dans une famille comme la nôtre, il n'était pas question de travailler pour gagner de l'argent. Outre que cela paraissait vulgaire et un peu sale, il y avait un argument d'ordre social qui avait sa valeur. Quand on était riche comme nous l'étions, on n'avait pas le droit de voler en travaillant à la place de quelqu'un qui en avait besoin pour vivre. »*

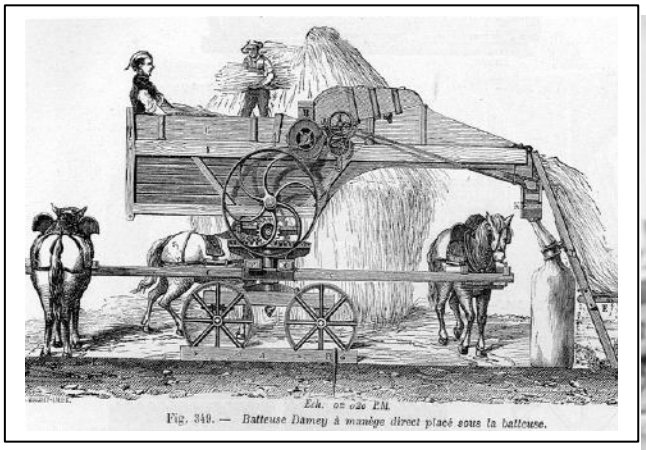
P. 58 « *C'en était fini de la liberté, du secret des transactions, la loi ayant pour but évident d'exproprier petit à petit les anciens propriétaires au bénéfice des fermiers exploitants. »*

Dans les années 60, il ne restait plus de fermes en métayage à Tursac.

Une révolution technique : la batteuse

Depuis la plus haute antiquité, les opérations consistant à séparer les graines de l'épi ou de la tige se faisaient à l'aide de fléaux, de fourches et de cribles. Un travail éreintant qui prenait un temps considérable.
Est enfin arrivée, au milieu du 19ème siècle, la batteuse.
À l'origine, les machines à battre étaient très rudimentaires, il s'agissait de simples fléaux reliés à une roue actionnée par des chevaux, puis par une machine à vapeur, la locomobile.

C'est l'américain Cyrus McCormick qui déposa le brevet de la moissonneuse mécanique en 1834.



Batteuse à manège

Battage au fléau au Pelou

La locomobile et la batteuse

Batteuse au Pelou.
A droite, une presse pour ballots de paille.
A gauche, non visible, le tracteur.

.

Dans les années 1960, l'ensemble était actionné par la prise de force du tracteur ainsi que l'ont connue les anciens de Tursac.

Le principe du battage était cependant toujours le même.

La récolte était précédemment mise en gerbes puis en meules sur l'aire de battage proche de la ferme.

Les gerbes étaient montées sur la table d'alimentation en haut de la batteuse et déliées à l'aide d'une petite serpe par le *coupeur*. L'*engreneur* était chargé d'alimenter régulièrement le batteur. C'était un poste important et dangereux.

La paille et le grain mélangés passaient entre le batteur et le contre-batteur puis sur les secoueurs, ce qui permettait d'évacuer la paille et de récupérer encore des grains qui passaient ensuite à travers un crible. Après le criblage et le vannage, les grains étaient nettoyés et remontés par un élévateur pour être

ensachés. Seuls les jeunes hommes les plus forts étaient porteurs de sacs. Il fallait en effet pouvoir monter 90 à 100 kg sur des échelles.

Une bascule était souvent disposée auprès de l'ensachage pour vérifier le poids des sacs. Dans le cas du métayage, tous les sacs étaient normalement pesés en présence du propriétaire.

Pour éviter les risques d'incendie, la paille étaient évacuée vers *le pailler* du côté opposé à la locomobile ou du tracteur qui était éloigné de la batteuse par une courroie très longue.

A Tursac, en dehors des grandes exploitations comme à Marzac, la batteuse se déplaçait souvent sur une à trois fermes dans la journée.

« Les battages, c'était un événement comme les vendanges, dans ma jeunesse, raconte Janine *! Une fête dans les fermes. Les paysans gardaient le blé dont ils avaient besoin pour leur année, qu'ils menaient au moulin des Eyzies, le moulin de Cazelles, pour le faire moudre et pour avoir leur farine annuelle. C'était M. Ussel qui avait un moulin près de la Beune. Avant le battage, il fallait couper le blé à la faux, le mettre en gerbes, les lier. Pour le battage, les paysans rassemblaient une dizaine d'hommes - ça faisait une poussière monstre quand il faisait beau - Les dix hommes se relayaient à la batteuse parce que c'était pénible. Certains portaient les gerbes, les hissaient pour les vider dans la batteuse, dans un « truc » qui tournait, qui égrenait. »*

.

Pour le triage du blé, les paysans venaient aussi avec leurs sacs, les uns après les autres, au ventadou (tarare) du village, chez Pierre Bouynet. » Janine.

La batteuse sera remplacée par la moissonneuse-batteuse qui réalise simultanément la moisson et le battage.

Du Moyen Âge au monde moderne

L'eau courante

Dans les années 40, personne n'avait l'eau courante à Tursac, pas même le château.

Le village n'était approvisionné que par des sources ; ainsi l'eau potable de la source de la Combe arrivait au lavoir de Tursac.

D'autres sources sur les collines alimentaient différents lavoirs où se fournissaient les habitants en eau potable, remplissant et transportant des bidons, « *une tâche quotidienne »,* dit Ginette.

« Avant on allait chercher l'eau au puits. Il y a un grand baquet en pierre contre le puits, c'était là que buvaient les animaux. On les sortait une fois par jour pour les faire boire. Il fallait remplir le baquet avec le seau. Le baquet est rempli de terre maintenant. Pour l'usage ménager, on allait chercher l'eau au puits et on la portait sur l'évier. » Pierrot.

Quelle corvée ! Transporter l'eau depuis la source, souvent à plusieurs centaines de mètres, l'utiliser avec parcimonie, la même eau servant à nettoyer les aliments, laver la vaisselle, frotter le sol … quant au bain, ce n'était pas tous les jours !

Pour l'eau chaude, il fallait la faire chauffer dans la marmite de la cheminée. Au risque d'ébouillanter les enfants, principale cause d'accident à cette époque.

Rien n'avait changé depuis le Moyen Âge.

D'après Janine, c'est en 1961 que son mari, Yves Lespinasse, le maire de Tursac de l'époque, a construit la première adduction d'eau.

Dès 1959, grâce à une subvention accordée au village, le réseau d'eau a pu être installé.

La station d'épuration des eaux usées à la Lambertie a été construite sous le mandat d'Yves Lespinasse. C'est le début du « tout-à-l'égout » du village.

Une révolution pour les habitants !

Les salles de bains

Mise à part celle du comte de Fleurieu, au château, et - peut-être - celle des Parisiens résidant en vacances à Tursac, il n'y en avait pas avant 1965.

« Les premières salles de bain étaient un objet de curiosité et les voisins se présentaient, pour des prétextes divers, dans le simple but de découvrir la salle de bains, avec autorisation du propriétaire. » Janine.

Quant aux WC, ils étaient dans le fond du jardin, le « *cacadou* », un bac et une planche trouée abritée, « *mais certains habitants du bourg vidaient leurs seaux hygiéniques tous les soirs derrière l'église*… ».

La première fosse septique a été installée en 1959 chez Henry Henghes par Yves Lespinasse.

L'électricité

Elle est arrivée dans la campagne, juste après la deuxième guerre mondiale.

D'abord au bourg et à Lespinasse, puis, plus tard, sur les coteaux.

« Je me souviens, avoir vu sur la maison un potelet avec deux fils qui arrivaient. Au village, il y avait des gens qui l'avaient déjà, mais chez nous, à Lespinasse, elle n'y était pas. » Pierrot.

« Il faut savoir, dit Janine*, que quand l'électricité est passée, les paysans se méfiaient de tout… comme la 5G maintenant ! C'est trop cher, disaient-ils, c'est la ruine, faut s'en méfier ».* C'est la phrase que Janine a souvent entendu répéter par son beau-père.

Alors comment s'éclairait-on avant l'arrivée de l'électricité ?

« Près du cantou, il y avait les « chaleils » (lampes à huile). Et puis on avait les lampes à carbure ou lampes à acétylène. Tu mettais une pierre de carbure de calcium et un peu d'eau, ça bouillonnait et ça donnait un gaz très inflammable. Le soir on suspendait la lampe au-dessus de la table. Ceux qui n'avaient pas cette lampe prenaient des lampes à pétrole, les « pigeons. » Pierrot.

D'ailleurs, la lampe à acétylène ou à pétrole servait aussi à l'extérieur, aux feuillardiers, par exemple, dans les bois.

Ainsi, l'électricité et le transformateur électrique ont bouleversé la vie à la campagne. Par exemple, avec les clôtures électriques, plus besoin de garder les vaches, tâche le plus souvent confiée aux enfants. C'était du temps libre.

Les machines à laver

Avant l'apparition des machines à laver, d'abord à manivelle, puis électriques, laver le linge était en fait un vrai marathon.

Dans un premier temps les femmes entouraient le linge dans un grand drap recouvert d'une épaisse couche de cendre qui allait agir en guise de savon.

Puis elles trempaient le drap avec le linge ainsi recouvert pendant une nuit dans un grand récipient appelé un cuvier, avec souvent des plantes aromatiques. Le lendemain, les femmes versaient à plusieurs reprises de l'eau chaude sur le linge, ce qui avait pour effet de le nettoyer en emportant les cendres.

Ensuite, on chargeait le linge dans des brouettes vers le lavoir ou la rivière où il était énergiquement battu au battoir sur une planche à laver, pour finir de le laver et le rincer, avant de le tordre sans ménagement. Enfin, on l'étendait sur des cordes ou sur les buissons, avant de le repasser et, souvent, de l'amidonner.

C'est peu dire que l'arrivée du lave-linge, a été une vraie révolution pour les femmes !

« Au lavoir de Tursac, Madame Menard se rendait avec sa brouette. Les femmes Menard, Quinque et Moulinier se retrouvaient dans ce haut lieu des cancans, des rigolades et des engueulades. D'autres allaient à la Vézère ou à la pompe de la Lambertie, ou encore au hangar de Marzac, près des fermes où il y avait un grand lavoir. » Janine.

Le tout premier lave-linge à manivelle est arrivé chez les Salviat.

Machine à laver à manivelle

La manivelle pour agiter le linge pouvait être reliée par une courroie à un moteur électrique.

Pour faciliter l'essorage, on utilisait deux rouleaux en caoutchouc qui pressaient le linge en tournant.

La première vraie machine moderne est arrivée, en 1965, chez le maire de l'époque : une LADEN…

Le réfrigérateur

Les premiers frigos, les « Frigidaires », ont fait leur apparition vers 1959. Peut-être le plus grand progrès de ce milieu du 20ème siècle.

Auparavant, il fallait faire les courses presque tous les jours et il y avait le laitier qui passait de maison en maison.

La ménagère vivait au jour le jour. C'était compliqué de garder les aliments dans le garde-manger ou dans le cellier !

Les habitudes alimentaires ont totalement changé avec le frigo et surtout le congélateur. Auparavant, on se nourrissait de conserves, du cochon sous la graisse, de légumes secs, haricots, fèves séchées, et bien sûr, de volailles. A l'arrivée du réfrigérateur, la cuisine s'est allégée, avec des produits frais.

L'arrivée du « Frigidaire » à la même période que la voiture a aussi entrainé la fermeture de beaucoup de petites épiceries. Dix ans après, il ne restait plus qu'une épicerie sur les trois qui existaient à Tursac.

Le téléphone arrive vers les années 60

« En dehors des cabines publiques, il y avait quelques personnes qui avaient le téléphone au village. On retrouve les numéros d'autrefois à la fin des numéros actuels. Par exemple, les Talet avaient le numéro 17, aujourd'hui, c'est le 05 53 06 XX 17. C'est resté. » Michel T.

Le premier qui a eu le téléphone, c'était Marzac : le 1, le 2 : chez Quinque, le 3 : la mairie, le 4 : chez Lafon, le 5 chez Louprou, le 6 chez…, le 7 chez Kraemer, le 8 : chez Bouyssou, le 9 chez Lespinasse… Le 0 chez Raynaud, puis chez Bouynet qui a repris le bistrot de la Source. C'était la première cabine publique.

Le téléphone en bakélite noire était accroché au mur ou sur le bar. Quand on téléphonait, c'était toujours pour des choses graves : appeler le vétérinaire, le médecin, par exemple. Ainsi tout le pays était au courant !

Il a fallu attendre 1970 pour que le téléphone commence à se généraliser.

Le train et les routes

On sait que le train a fait son apparition à la fin du 19ème siècle, entrainant progressivement la fin du trafic des gabares sur la Vézère. Pour les Eyzies, ce fut en 1863.

La route goudronnée les Eyzies–Montignac, qui passe à Tursac, date des années 45.

Evidemment, les routes secondaires Fleurac-Tursac, Tursac-Fontpeyrine, Montignac par Bel Air sont restées castinées jusque dans les années 60.

Janine raconte que le chemin Tursac-Fontpeyrine a été goudronné vers 1965, au grand dam de M. Movius, célèbre préhistorien américain, qui, habitant en face de Roque Véral, s'y opposait catégoriquement en empêchant le bulldozer de passer ! En vain… Comme quoi, il n'y a pas que les paysans qui s'élèvent contre le « progrès » !

L'automobile

La première auto du village est apparue au château, le comte Pierre de Fleurieu avait une « Vendôme » qu'il conduisait… « malgré son moignon ! » (Pierre de Fleurieu avait perdu un bras à la guerre de 14).

Le curé des Eyzies, l'abbé Estay qui disait encore la messe à Tursac dans les années 60, conduisait une « Rosengart ».

Pierrot raconte que lorsque le curé arrivait des Eyzies, les enfants se postaient au Replat, le guettaient pour avoir le plaisir de monter dans sa voiture et débouler fièrement à l'église.

C'est Bouyssou, le régisseur de la Goudelie qui acheta la première automobile à Lespinasse, une « Juva 4 », en janvier 1953.

Jacqueline, sa fille, raconte avec fierté : *« la première des quatre grandes copines (la « Pélé » de la Lambertie, Alice Thomas, Denise Ménard et Jacqueline) qui ait passé le permis, c'est moi ! A partir de ce moment-là, je les ai emmenées au bal, à St Léon… ».*

La Juva 4

La Ford Vendôme

La Citroën Rosengard

La télévision

Les premiers postes sont arrivés à Tursac en 1962-63.

Janine accueillait les voisins pour voir les « matchs », les enfants découvraient les dessins animés de Walt Disney, mais ce que Janine préférait, c'était l'émission « Cinq colonnes à la Une » avec Pierre Sabbagh.
Et en 1969, la série « Jacquou le Croquant » de Stellio Lorenzi était diffusée en six épisodes. Tout le monde se retrouvait autour des quelques postes, avec la fierté de voir leur Périgord dans la lucarne.

Une anecdote savoureuse nous est rapportée par Robert. *« J'ai offert un poste de télé à mes beaux-parents, en juin 1969. Il trônait dans la cuisine, avec un petit napperon par-dessus pour le protéger de la poussière. On le soulevait lorsqu'on allumait le poste… Je suis revenu visiter ma belle-famille en août : quelle ne fut ma surprise de constater que le poste avait disparu ! Té, on l'a remisé dans la grange, dit mon beau-père, quand on a entendu qu'un cosmonaute venait de mettre les pieds sur la lune ! Des histoires pareilles, on n'y croit pas ! La lune, elle est dans le ciel, on la connait bien, mais on ne marche pas dessus, la télé, c'est fini pour nous ! »*

Et cependant, en 1975, la télévision était dans presque tous les foyers. C'est alors qu'ont disparu les veillées chez les uns ou les autres pour jouer aux cartes ou boire un bon coup.

Ainsi, en si peu d'années, la vie rurale à Tursac, comme ailleurs en Périgord, a été bouleversée.

Ces nouveautés ont eu des conséquences sur le paysage, mais aussi sur la vie quotidienne en libérant du temps pour quelques moments de repos et de loisir.

En particulier pour les femmes qui étaient souvent les servantes de la ferme : porter l'eau de la fontaine, garder les bêtes, soigner les volailles, bêcher le jardin, s'occuper des vieux et des enfants, faire la cuisine, entretenir la maison, et tout ceci, le plus souvent, sans pouvoir donner leur avis sur la marche de la ferme.

On comprend mieux que les jeunes filles aient souvent voulu fuir pour aller à la ville épouser un postier, un gendarme ou un agent de l'administration.

Ces innovations ont permis aussi aux parents de réaliser qu'une autre vie était possible pour leurs enfants. Beaucoup les ont ainsi poussés à poursuivre des études supérieures. Nous en avons des exemples à Tursac où des enfants

d'agriculteurs sont devenus enseignants, professionnels de santé, ingénieurs, chefs d'entreprise…

D'autres ont su rompre avec les méthodes ancestrales d'exploitation en privilégiant des activités mieux valorisées comme l'élevage d'oies pour le foie gras, le camping à la ferme, les tables d'hôtes, la vente sur les marchés…

On entend parfois cette phrase dans la bouche des anciens : *« Avant on était pauvre mais on n'était pas malheureux »*. Était-ce le cas pour tous ?

L'avènement de la modernité a-t-il diminué les inégalités sociales ?

Certains sont peut-être nostalgiques d'une époque révolue, mais il n'en reste pas moins que la vie était vraiment dure financièrement pour beaucoup.

« Bientôt Noël, le père Noël portera des bottillons à ma sœur et à moi. A mon frère Jean-Claude des bonbons, à François, René et André des chemises. Je n'aime pas Noël car le père Noël ne nous porte jamais de jouets. » Journal des écoliers, les Echos de ma Vallée n° 11 Décembre 1951.

LA VIE QUOTIDIENNE
A TURSAC

Aujourd'hui, peu de Français nés après les années 50 seraient capables d'imaginer ce que fut ce pays de chemins boueux, de charrettes tirées par des attelages de bœufs.
Il n'y a plus de paysannerie en Périgord, comme dans le reste de la France, semblable à celle de nos anciens dans leur jeunesse.
Il est important que ce passé de dur labeur mais aussi d'entraide et souvent de fêtes, à Tursac comme ailleurs, soit maintenu vivant par ces témoignages.

Le bourg de Tursac vers 1960

Le bourg de Tursac était extrêmement animé !
Deux rues se croisaient, comme maintenant.

Prenons d'abord celle qui monte en face de l'église en direction de Fontpeyrine. On y trouvait une épicerie « Chez Léonie », Madame Faure, y vendait la gazette « la Petite Gironde » et des caramels à un sou. *« La petite pièce était bien sombre mais impeccablement tenue. »*
Le mari de Léonie, le « Potocol », était menuisier - d'où son surnom ! - dans la petite maison qui se trouve en face du restaurant actuel « La Source ».

A l'emplacement de ce restaurant, il y avait le presbytère qui s'était transformé en bistrot, chez Pierre Bouynet, « l'ami Pierre ». C'est dans ce bistrot que la première cabine téléphonique publique du village a été installée en 1960. Les hommes s'y retrouvaient pour conter des histoires en patois, jouer aux cartes, boire un petit coup, mais pas du Ricard, licence réservée au concurrent, le restaurant Lafon.
Derrière le restaurant, il y avait un garage pour stocker « le *ventadou* », instrument destiné à trier le blé et aussi le corbillard !

A l'angle des deux rues, on voit encore la belle maison Grimaldi, dans laquelle les petites filles venaient tapoter le piano…
Après l'église, l'hôtel restaurant Lafon. Le caractère ombrageux du patron était bien connu des villageois ! A côté, on peut encore lire la plaque « Hôtel Renaissance », établissement disparu à cette époque.

Un peu plus loin, toujours à gauche de la route, la petite épicerie de Mme Lablénie, femme d'un ancien maire.
Puis, en face de l'hôtel Lafon, après l'école, l'atelier de Gabriel Louprou qu'il a ouvert après la guerre de 40, et dans lequel il ferrait les chevaux.
Après l'épicerie de Mme Lablénie, Gabriel Louprou avait un deuxième atelier-quincaillerie dans lequel il sertissait les conserves.
Il y avait le coiffeur qui lavait les cheveux en disant : *« je vais te mettre de la pisse de clouque (poule) ! »*. D'après Pierrot, le coiffeur réparait aussi les sabots.
Et c'est dans cette boutique que Georgette Louprou a ouvert une épicerie, après la fermeture de celle de Léonie Faure.

Beaucoup plus tard, Gabriel Louprou a créé le garage actuel.
Après le garage, avant le cimetière, dans l'actuelle maison des Carbonnière, il y avait une autre petite épicerie, dans les années 40, « chez Saint Jean », qui appartenait à la famille Dezon, disparue dans les années 60.

Et puis il y avait un marché, le 3° lundi du mois, sur la place de l'église.

Mais il n'y avait ni boucher, ni boulanger au village. Presque toutes les fermes avaient leur cochon, leurs volailles et leur four à pain.

Hôtel Lafon dans les années 30

.

La vie sociale

L'entraide, la solidarité étaient indispensables pour la survie des familles. Le partage et l'échange marquaient la vie de tous les jours, pour les fenaisons, les moissons, les battages, les vendanges, lorsqu'on tuait le cochon, qu'on triait le tabac ….

Et chacun tirait plaisir de ces journées terminées le plus souvent par un grand repas.

La solidarité s'exprimait en cas de coup dur, la mort de la vache, la grange qui brûle …ou, tout simplement, lorsqu'il y avait une charpente à monter !

« *Je suis allé voir monter la charpente de Pierrot Fournet. Les hommes montaient les fermes avec un grand treuil qu'ils tournaient à quatre. Il y avait deux hommes sur la charpente pour mettre les boulons. Quand les boulons ne voulaient pas passer dans les trous, M. Castan disait à M. Brégégère : Ne t'en fais pas, il ne faut pas s'en faire pour si peu !* » Journal des écoliers, les Echos de ma Vallée, n°8 Juillet 1951.

On se retrouvait aussi entre voisins pour partager un repas ou boire le vin nouveau ou déguster les châtaignes grillées.

Cela n'empêchait pas les jalousies, les rancunes, c'est la nature humaine, mais on faisait comme si …

Tout ceci a disparu lorsque les machines agricoles sont arrivées et que les jeunes sont partis.

L'organisation familiale

« *Dans les maisons se retrouvaient souvent 3 ou 4 générations, plus souvent 3 parce que les gens ne venaient pas très âgés* », dit Kléber.

En général, la famille était très hiérarchisée dans tous les domaines.

Le chef de famille, le père, qui se consacrait aux travaux agricoles, décidait le plus souvent de tout : quand vendanger, moissonner, couper les foins, récolter les châtaignes, tuer le cochon, « *personne n'avait son mot à dire* ».

C'est lui qui avait la capacité juridique, la femme n'ayant aucun droit.

Le saviez-vous ?

Avant la loi du 13 juillet 1965, la femme, incapable majeure selon le code napoléonien, ne pouvait travailler sans l'accord du mari, ni ouvrir un compte en banque en son nom propre, et ce n'est qu'en 2013 (vous avez bien lu !) qu'une loi, a abrogé l'interdiction pour les femmes (bien sûr non appliquée) de mettre un pantalon, seul l'homme pouvait porter la culotte.

Souvent, également, le fils devait demander l'accord du père pour se marier, la belle-fille étant destinée à vivre dans la maison familiale.

Les rapports ont progressivement changé après la guerre de 14-18, lorsque les jeunes et les femmes ont commencé à prendre leur indépendance, surtout avec l'arrivée de l'automobile qui permettait alors d'ouvrir un horizon, jusque-là limité au pas de chacun, où la seule perspective était un travail sans fin, très peu de loisirs et pour des revenus souvent dérisoires.

L'habitat

Comme partout, l'habitat à Tursac reflétait les classes sociales : les châteaux de Marzac et de la Goudelie (aujourd'hui détruit après un incendie), les grands domaines comme la Lambertie, le Petit Marzac et Boulou, les maisons des artisans au centre du village.

Mais les demeures paysannes étaient très modestes. Elles ne comprenaient qu'une ou deux pièces de plain-pied, les combles servant de grenier à grains. Le sol était souvent en terre battue.

Pour les mieux lotis, on trouvait dans la cour ou jouxtant la maison, l'étable, la bergerie, le four à pain, le poulailler et le clapier, la porcherie, le séchoir à châtaignes.

Le cantou chez Paul et Emilienne Talet

La pièce commune, la cuisine, comportait le cantou (la cheminée) qui était l'élément essentiel de la maison pour cuire la soupe, griller les châtaignes et fumer le jambon.

Tout le monde se rassemblait autour pour se chauffer, seul endroit où il faisait à peu près chaud, écosser les petits pois, tresser les paniers, casser les noix, et se raconter des histoires ou des souvenirs pour les anciens.

L'évier en pierre, sans eau courante, le coffre en bois qui servait de banc et de réserve de sel, la grande table, ainsi qu'un vaisselier dans lequel on exposait la belle vaisselle ou un buffet pour les plus aisés, complétaient l'ameublement.

La ou les chambres étaient en général sans chauffage avec le froid et l'humidité qui entraient par les portes et fenêtres mal ajustées.

Peu de lumière dans ces maisons. Pour lutter contre le froid, il y avait peu d'ouvertures et les fenêtres étaient étroites.

« Chez nous, on était 10 dans 2 pièces, les parents, 7 enfants, le grand-père maternel… et même plus quand un bébé naissait et que les aînés n'étaient pas encore partis. Il y en avait partout ! » Ginette.

« Chez moi, on n'avait que deux chambres, plus la cuisine et on était quand même 5… La grand-mère, mes parents, ma sœur et moi. On était obligé de coucher très longtemps dans la même chambre que les parents.

Les animaux étaient dans les granges autour de la maison d'habitation, pas comme dans les pays froids où il y a la neige, en Auvergne, par exemple, où on couchait au-dessus des vaches ! » Kléber.

Dans la maison d'enfance de Janine, dans la cour du château de Marzac, *« le sol était en pisé magnifique – ce pisé qui plait beaucoup aux gens de la ville maintenant ! – par contre, il était posé sans doute par des anciens, il n'y avait pas de niveau, les pierres n'étaient pas trop bien alignées… Les tables, il fallait mettre des cales ! Et puis, il n'y avait pas d'aspirateur, et pour balayer, c'était pas le top. On avait l'électricité, sans doute arrivée après la guerre de 40, mais on n'avait pas l'eau courante. Mon père était employé à l'entretien du château et ma mère y faisait la cuisine et le ménage. Nous n'étions pas bien logés, mes parents, ma sœur et moi, mais il y avait pire que nous. Les Jehl, par exemple, réfugiés alsaciens habitaient, les parents et leurs 5 enfants, dans une petite maison en contrebas de Carcassonne, appartenant à Marzac, actuellement effondrée ».*

La santé

« Le Docteur Peyrou, venant de Montignac, était médecin et rebouteux », témoigne Kléber, propos confirmés par Jacqueline. *« Je l'ai vu remettre un bras cassé, le plâtrer, et revenir trois semaines après, enlever le plâtre et tout allait bien. Quelqu'un tombait, se cassait une jambe, il la réparait ! Et ça, je l'ai vu sur Madame Moulinier, la belle-mère de Renée, qui s'était cassé le bras chez elle. Le Docteur Peyrou arrive, la manipule, ça va ? Vous pouvez remuer les doigts ? Ça va très bien, il prend alors sa bande de plâtre et trois semaines après, il revient… Sans radio ! C'était exceptionnel si on passait la radio. Aucune phrase magique ni plante. Il n'avait pas peur de venir même en pleine nuit alors qu'il avait une voiture qui ne roulait pas trop bien… Il n'y en avait pratiquement pas d'ailleurs. »*

Bien sûr, à l'époque, on savait aussi se soigner par les plantes et les remèdes de grand-mère, ou alors, on allait voir le rebouteux qui savait confectionner les pommades miracles.

Le patois

« On ne parlait que ça en famille. On n'avait pas le droit de le parler à l'école, et ça, c'est un tort… Il ne serait pas perdu. Ma mère, née en 1910, ne savait pas parler français avant d'aller à l'école à 6 ans. Moi, qui suis né en 1937, je savais déjà parler français avant d'aller à l'école. Ma grand-mère, née en 1884, parlait toujours en patois mais elle avait quand même appris le français et elle était même plus instruite que moi car elle écrivait et comptait mieux que moi. Elle n'était pas allée à l'école, elle était bonne chez une institutrice, à St André d'Allas… mais elle avait de la tête… et elle a appris avec l'institutrice à la maison.

Je parle très bien le patois mais je ne l'écris pas bien. Autour de 1920, c'était une honte de parler patois. En 1960, seules les personnes âgées le parlaient encore.» Kléber.

De plus, la télévision a définitivement tué le patois.

C'est dommage car cette langue est infiniment riche, surtout pour parler de la nature, des plantes, des animaux, du rythme des saisons…

L'église, la religion

D'après les témoignages des anciens du village, la pratique religieuse en 1960 n'était plus réservée qu'aux fêtes : baptême, communion, mariage, enterrement, fête votive, pèlerinage de Fontpeyrine.

Pourtant, la vie religieuse a longtemps été importante dans la vie des Tursacois, comme partout ailleurs. En témoigne un ancien couvent, construit au 12ème siècle à Belle Selve, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pierres, ainsi que la Croix du Jubilé dans la plaine de Tursac datant de 1770.

« De fait, dit Kléber*, le dernier curé ayant habité à Tursac, a été assassiné en 1944 : l'abbé Tréneuil. On l'a retrouvé mort en-dessous de Pechliver, sur le petit chemin. Je me le rappelle… j'y étais. C'était en plein été ».* Aucune enquête n'a été demandée par peur des représailles. C'était probablement une bande de mauvais maquisards qui lui réclamaient de l'argent…

« On allait au catéchisme, chez Mme Quinque, jusqu'à la première communion. On n'allait pas à la messe tous les dimanches. C'était déjà fini, ou en déclin. Depuis longtemps, on est loin d'être pratiquant à Tursac. Les femmes n'allaient pas plus à l'église que les hommes. » Kléber.

Certes, les curés des Eyzies venaient encore à Tursac dire la messe devant les enfants du catéchisme et une assemblée de fidèles de plus en plus clairsemée. Jusqu'au moment où les messes dominicales ont totalement disparu…

Que s'est-il passé alors que peu de temps auparavant la religion imprégnait les esprits et les corps, de la naissance où il fallait baptiser les nouveaux-nés dans les 3 jours sous peine de les voir damnés, jusqu'à la mort où la présence du curé au chevet du mourant lui permettait de faire le grand voyage en toute sérénité ?

Bien avant les années 60, la déchristianisation avait commencé à faire son œuvre, à Tursac, comme dans toute la France.

On peut trouver plusieurs causes à cette situation, en particulier dans notre région : la progression du radical-socialisme, la chute vertigineuse des vocations sacerdotales, les sollicitations de la vie moderne, en particulier le sport qui est venu remplacer allègrement le catéchisme ! Et puis aussi, paradoxalement, les retombées du concile Vatican II qui, tout en dépoussiérant utilement la liturgie catholique, bouleversa les rituels. Les paroissiens, ne s'y retrouvant plus, ont alors délaissé les églises.

A Tursac, l'église traditionnaliste de la chapelle de Fontpeyrine attire encore parfois quelques habitants qui sont opposés à la liturgie rénovée.

Aujourd'hui, l'église de Tursac ne vit plus qu'à l'occasion des mariages des jeunes du village et des décès. Ceux-ci sont annoncés par le cantonnier qui sonne alors le glas. Et la nouvelle circule entre les voisins, de feu en feu.

La vie paysanne

Jusqu'au milieu du siècle dernier, chaque parcelle de terre était exploitée.

En automne : les labours, les semailles, la récolte du tabac, la coupe du bois de chauffage.

En hiver : l'entretien des bois, des chemins et des fossés.

Au printemps, on démarrait le potager et les pommes de terre, on sarclait le blé.

L'été, l'herbe des prairies était coupée. Le foin était fané puis séché, mis en petites meules et rentré à la ferme.

En juillet arrivait le moment des moissons à la faux avant l'arrivée des moissonneuses. Les femmes et enfants suivaient pour dresser des gerbes avec les épis vers le haut pour que le grain sèche et que la pluie s'écoule plus facilement. Puis les gerbes étaient rapportées à la ferme pour être enfournées dans la batteuse.

.

L'histoire de l'école de Tursac

Voici l'histoire de l'école racontée en 1991 par Monsieur Sourny, instituteur à Tursac pendant 30 ans, de 1947 à 1977.
« En 1841, il y avait une classe dans une maison privée du côté du Petit Marzac. L'instituteur, Monsieur Souffron, faisait la classe chez lui. C'est lui qui faisait passer les enfants d'une rive à l'autre, c'est-à-dire entre le bourg et le hameau du Petit Marzac, les frais étant à sa charge ! ».
A cette époque la scolarisation était payante : 1 franc par mois pour apprendre à lire, 1,50 franc pour apprendre à écrire, 2 francs pour des études plus complètes sauf pour les indigents.
Seuls les garçons allaient à l'école. 7 garçons en ce temps, fils de métayers ou petits cultivateurs.

En effet, dans l'esprit de l'époque, l'instruction n'avait pour but que de former de futurs citoyens, mettant de côté les femmes qui n'avaient aucun droit civique (pour rappel, le droit de vote des femmes n'est intervenu qu'en avril 1945 en France, un des derniers pays à l'avoir promulgué).

En 1866, l'école de garçons a été transférée dans une maison appartenant à Pierre Coste. Cette maison est aujourd'hui la mairie de Tursac.

Ce n'est que dans les années 1860 que s'instaure progressivement l'obligation de l'école pour les filles grâce à Victor Duruy.
L'école des filles a été créée alors, à Tursac, en 1872, dans les dépendances du presbytère. Les cours pour les filles étaient donnés par les religieuses du Sacré-Cœur, grâce au soutien financier des familles Fleurieu et Souffron.

La loi Jules Ferry du 28 mars 1882 a promulgué l'instruction obligatoire laïque et gratuite pour les garçons et les filles, jusqu'à 13 ans, avec le paiement des instituteurs par l'Etat.
La classe des garçons étant trop étroite, la mairie a acheté, en 1886, la maison d'un marchand de draps pour en faire une école de garçons. L'école se trouve toujours à l'emplacement du magasin de ce marchand. Le bâtiment extérieur n'a pas du tout changé, seul l'intérieur a été modifié.

En 1889, les filles ont occupé l'ancienne classe des garçons, mais comme c'était encore trop petit, la commune a acheté un terrain pour faire construire une école de filles, qui est aujourd'hui la salle des fêtes.

1935 Classes de M. et Mme Peyrony

Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que s'ouvre une classe mixte garçons et filles.
1935 : Mr et Mme Peyrony étaient enseignants, 26 élèves, deux classes.

Pour la petite histoire, on raconte : *« qu'un beau jour de juin, l'inspecteur académique s'avisa de rendre visite à Tursac, sans prévenir. Il faisait très chaud, ce jour-là. A l'entrée de l'inspecteur dans la classe, les élèves se levèrent tous d'un bond, seule la maitresse resta assise. Savez-vous pourquoi ? Sous son bureau, ses pieds nus baignaient dans une cuvette d'eau fraîche* ! ».

Autre anecdote racontée par Ginette :
« A l'école, j'ai été traumatisée par Mme Peyrony, je devais avoir environ 7-8 ans. Elle tordait les cheveux des petites filles et un jour, elle m'a enfoncé une aiguille dans la main ! Je suis revenue à la maison avec une main gonflée. La Peyrony risquait de se prendre une avoinée ! ».
Tout le monde savait que Mme Peyrony était terrible ! *« Quand elle criait trop fort, son mari se déplaçait depuis l'autre classe pour aller la calmer.»* Michel T.

Tout le contraire de M. Sourny qui arriva en 1947 !

1965

1974

Certains se reconnaitront !

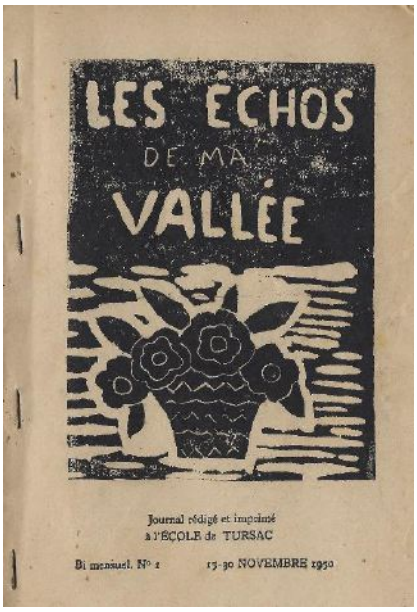
Pendant 30 ans, il n'y a eu que deux changements : un aménagement des WC et la construction de la cantine en 1960. « *C'était bien pratique car les élèves n'étaient plus obligés d'apporter leur repas ! »*.

Monsieur Sourny poursuit :
« La deuxième classe a été ouverte à la rentrée de l'année scolaire en septembre 1984. Les maîtres se partageaient les élèves selon l'effectif.
La classe de Roger Lapergue était dans la salle des fêtes. Il fallait déménager, c'est-à-dire enlever tout le matériel à l'occasion des fêtes. Le plancher était en bois et difficile à nettoyer. La classe était sombre et chauffée par un poêle à mazout que la cuisinière ou le cantonnier venait allumer chaque matin et dont l'odeur était désagréable. La classe n'était pas pratique car toutes les activités devaient se faire dans la même pièce.
Les WC qui dataient de 1955 se trouvaient à l'extérieur et très éloignés de la classe.
Quant à la classe de Françoise Sauzedde, les murs étaient couverts d'une peinture jaunâtre et on essayait de les cacher avec des dessins. Le sol était du lino tout craqué. » Bulletin Municipal 2011.

L'école a été réaménagée en 1991 sous la direction de l'architecte Jean Sourny, le fils de l'ancien instituteur. Les murs extérieurs sont en pierre et n'ont pas été modifiés. Seul l'intérieur a été transformé en tenant compte de la pédagogie des maîtres.
En 2000, c'est le passage très précurseur de la cantine au bio, une idée des parents qui se sont organisés pour que ça se réalise. Certains ont préparé des menus en pesant chaque ingrédient afin de référencer la quantité d'aliment par enfant. Un papa a créé un logiciel que la cantinière utilise toujours pour élaborer les menus, les éditer et passer les commandes.

Autre grande particularité de la petite école de Tursac qui a fait sa réputation dans toute la région : elle est l'une des premières en France à avoir institué la pédagogie Freinet, très novatrice à l'époque où M. Sourny l'a mise en pratique.
Cette pédagogie est fondée sur l'expression libre des enfants ; l'élève apprend grâce à l'expérimentation et non par la reproduction de ce qu'on lui inculque. Elle permet à l'enfant de découvrir par lui-même sans attendre les leçons d'un adulte.
.
Cette expression libre des enfants (textes, dessins, correspondance interscolaire…), se révélait en particulier à travers le journal scolaire qui, à Tursac, s'appelait « les Echos de Ma Vallée » et qui était imprimé à l'école par les élèves. Cette activité a été très importante pour permettre aux élèves de s'approprier

l'écrit en le produisant et en l'éditant eux-mêmes sur une vieille machine Ronéo, donnée par un imprimeur parisien. Tout ceci les valorisait !
Ce qui frappe dans tous ces récits d'enfants, c'est l'importance accordée à la nature, aux animaux, à la chasse et la pêche, ces menus événements, généralement joyeux, qui jalonnaient leur vie quotidienne.



Extrait des Echos de ma Vallée n°6 Avril 1951

Le Renard. Dimanche, Monsieur Monribot a trouvé un renard sur la route. Il était tombé des rochers ; on voyait la mousse qu'il avait entrainée en tombant. Lundi matin, quand je suis allé appeler Kléber, il me dit : « Vois le renard. » C'était un renardeau d'environ un mois. M. Monribot me dit : « Attache-le sur ton vélo ; tu le porteras à M. Sourny, vous ferez la tournée dans Tursac et vous donnerez l'argent à votre coopérative. » Ainsi fut fait.
Le matin, en arrivant, nous le portons à l'école. Il fut l'admiration de tout le monde, sauf des tout petits qui en avaient peur. Puis nous partons faire la tournée…
Ce renard nous a rapporté en tout 335 F. Soit, environ 5 km de plus pour notre voyage. »

Pour féliciter les enfants d'avoir débarrassé le village d'un prédateur, les habitants leur donnait la pièce lors de la tournée, argent versé dans la caisse de la coopérative et destiné à financer le voyage annuel…

Bien que la pédagogie de M. Sourny ait pu surprendre certains parents, le souvenir de cet instituteur pionnier est resté ancré dans les mémoires.
Les résultats de ses élèves attestent de sa compétence. Par exemple, Madame Maria Mazel a obtenu son certificat d'études à l'âge de 11 ans !
M. Sourny, qui fut non seulement instituteur mais aussi secrétaire de mairie, était aimé des Tursacois. Il venait souvent manger chez eux, n'hésitait pas à donner un coup de main au moment des foins et de la moisson…
L'esprit de la pédagogie Freinet, appliquée par M. Sourny et ses successeurs, perdure aujourd'hui, même si les enseignants utilisent aussi la méthode Montessori, plus centrée, pour les petits, sur l'apprentissage par le jeu.

Parmi les nombreux instituteurs et institutrices qui ont succédé à M. Sourny, on ne peut passer sous silence Roger Lapergue, le grand défenseur de la ruralité et de la langue occitane, qui enseigna à Tursac pendant 25 ans, de 1984 à 2009.

Aujourd'hui, l'école est toujours le cœur du village qui bat grâce aux familles qui soutiennent ses projets.

Tous les enfants de Tursac allaient-ils à l'école ?

Dans l'ensemble oui. Cependant, l'absentéisme était très fréquent. Les enfants avaient de longs chemins à parcourir (jusqu'à 5 km).
Dès leur plus jeune âge, il fallait aider aux travaux des champs, garder les bêtes, pour les garçons ; aider la mère à la maison, au jardin, à la basse-cour et s'occuper des petits frères et sœurs, pour les filles, sans compter les épidémies (grippe, gale, poux …) qui se propageaient rapidement à l'école à cette époque.
De plus, le français était la langue enseignée, mais pour beaucoup d'enfants, le patois local était la seule langue parlée à la maison, ce n'était pas toujours facile.

On sait que les enfants de Tursac n'étaient pas « placés » à cette époque pour travailler chez un autre fermier, ce qui était assez fréquent ailleurs.
« *C'était de petites fermes, il y avait assez de monde dans la famille pour s'occuper. Ce n'était pas comme dans les grandes exploitations où il fallait des enfants pour garder les vaches, les oies… On n'avait pas besoin de faire venir des gens de l'extérieur*. » Kléber.

Dans les années 60, seuls les meilleurs élèves étaient présentés, à 14 ans, au certificat d'études. Après quoi, certains allaient au collège jusqu'au brevet, entraient à l'école ménagère (les filles) ou en apprentissage (les garçons). Mais ils étaient peu nombreux à pouvoir le faire, car il leur fallait seconder les parents à la ferme ou à l'atelier.

Sur les chemins de l'école entre 1952 et 1960

« Les enfants venaient de partout, à pied, en sabots, pas à vélo. On n'était pas assez riche pour avoir un vélo. Les vélos étaient réservés aux grandes personnes pour aller au Bugue, au marché… On partait une dizaine d'ici tous à pied et on emportait la gamelle dans la musette », nous dit Kléber.
Les enfants du Petit Marzac comme les Ramos, réfugiés espagnols, qui passaient le bateau, même du temps du pont, la route de la Goudelie étant trop

boueuse. Et ceux de Lespinasse plus proche, comme Jacqueline et Kléber, eux, prenaient le pont.

Les enfants Thomas de Fontrouquette passaient par la croix du Jubilé.

Les enfants des métayers du château de Marzac, prenaient le chemin du cingle.

Les enfants des Cugnes et de Carcassonne étaient très nombreux : il y avait les Jehl (des réfugiés alsaciens), les Chantal, les Lasserre, les Grenier qui rejoignaient les enfants de Marzac en passant par le chemin de l'ancienne entrée du château, le Gravillou.

Les enfants des coteaux de Tursac : de la Brauge, de Barbarande, de Janassou, du Pelou, du Maine, de Fontpeyrine venaient tous ensemble. Et tous retrouvaient les enfants du bourg, avant d'entrer dans l'école.

Peut-on imaginer les longs trajets de ces nombreux enfants, par tous les temps… pour aller s'instruire ?

Le chemin de la Madeleine

Quelques métiers disparus

Le passeur,
La traversée de la Vézère

Avant la construction du pont en 1925, la traversée de la Vézère se faisait en bac à l'endroit du pont actuel.
Les « cales » - plans inclinés en pierre de taille, ménagés dans la berge - permettaient la mise à l'eau ou la remontée des bateaux. Le bac, guidé par un filin, passait ainsi d'une rive à l'autre.

La cale de la rive droite est encore visible à Lespinasse chez Fournet.

Un autre bac assurait la traversée directement vers le bourg.
La maison attribuée au passeur (seule maison à droite du chemin du Petit Marzac) existe encore à l'identique.

Le passage de Lespinasse

Le bac avait une importance capitale pour la population, en particulier pour les enfants qui se rendaient à l'école située, au début, au Petit Marzac, sur l'autre rive. L'instituteur était payé par la commune pour les faire traverser.

La traversée faisait l'objet d'une concession par adjudication avec un cahier des charges très précis fixant les droits et obligations du passeur ainsi que les tarifs de passage.

TARIF

Des droits à percevoir au passage d'eau de Lespinasse *arrêté par le Gouvernement, le 25 novembre 1854, et complété par un décret du 6 janvier 1899.*

Une personne non chargée, ou chargée d'un poids n'excédant par vingt kilogrammes 0 05

Nota. — Les enfants au-dessous de cinq ans ne paieront aucun droit.

Denrées ou marchandises non chargées sur voiture ou sur bête de somme, mais embarquées à bras d'homme :

Depuis vingt jusqu'à cinquante kilogrammes 0 05

Pour chaque myriagramme excédant 0 01

Nota. — Le chargeur déclarera le poids, qui pourra être vérifié par le passeur.

Un cheval ou mulet avec son cavalier, valise comprise 0 10

UN CHEVAL ou un mulet	Chargé	0 07
	Non chargé	0 05
UN ANE	Chargé	0 05
	Non chargé	0 02
UNE PAIRE DE BŒUFS de trait	Chargés	0 07
	Non chargés	0 05

Un bœuf ou une vache, à l'aller ou au retour du marché 0 07

Un veau ou un porc 0 02

Un mouton, chèvre ou cochon de lait et chaque paire d'oies et de dindons . . 0 02

Nota. — Lorsque le nombre des moutons, chèvres ou cochons de lait et de paires d'oies ou de dindons excèdera vingt, le droit sera réduit de moitié pour le surplus du troupeau.

Un cheval, mulet, bœuf, vache ou âne employé au labour ou allant au pâturage 0 02

Lorsque les moutons, brebis, boucs et chèvres, veaux, porcs, paires d'oies ou de dindons iront au pâturage, on paiera par bête 0 01

Nota. — Les bergers ou conducteurs de bestiaux ou animaux ci-dessus désignés paieront, en outre, pour leur passage, le droit dû pour une personne à pied. Néanmoins, lorsque les bestiaux ou animaux seront conduits au labour ou au pâturage, les bergers et conducteurs ne paieront à l'aller, comme au retour, que demi-droit.

UNE VOITURE suspendue, le Conducteur compris	A deux roues, attelée d'un cheval ou d'un mulet	0 50
	A quatre roues, attelée d'un cheval ou d'un mulet	1 00
	Pour chaque cheval ou mulet d'attelage en sus	0 25

Nota. — Les voyageurs paieront séparément par tête le droit dû pour une personne à pied.

UNE CHARRETTE ordinaire,	Attelée d'un cheval, d'un mulet ou d'une paire de bœufs	Chargée . . .	0 30
		A vide . . .	0 15
	[illegible]	Chargée	0 40

A noter que la liste des personnes exemptées de droits de passage était si longue - en fait tous les membres de l'administration, de l'armée ou du clergé - qu'au final, seuls les paysans payaient !

Ce passage présentait parfois bien des dangers.

Lettre du Maire de Tursac au Préfet de la Dordogne du 26 janvier 1884

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que le 23 courant vers les quatre heures et demie du soir, une partie des enfants de l'école communale de Tursac passaient la Vézère au bac du Petit Marzac, lorsque le fil de fer qui tenait le bateau vint à se rompre. L'épouvante se mit aussitôt parmi les enfants surtout lorsqu'ils virent le passeur, un enfant d'une douzaine d'années, se jeter à l'eau. Deux de ces pauvres écoliers suivirent son exemple et l'un d'eux se fut infailliblement noyé sans le dévouement du sieur Pelletange François âgé d'une soixantaine d'années qui, se trouvant près du passage, vola à son secours et fût assez heureux pour le retirer de la rivière à demi- noyé.

Je crois de mon devoir, Monsieur le Préfet, de vous faire part de ce malheureux événement, et afin de dégager ma responsabilité pour l'avenir, je dois ajouter que depuis le 1° janvier courant, ce passage est desservi par des colons du fermier qui manquent complètement des capacités nécessaires.

Depuis ce jour, les enfants n'ont plus fréquenté les écoles et les parents réclament à grand cri qu'il soit remédié le plus promptement possible à un état de choses qui intéressent à un si haut degré la sécurité des nombreuses personnes qui ont à traverser la rivière au bac du Petit Marzac.... (suit une proposition de candidat passeur).

Permettez-moi en terminant, Monsieur le Préfet, d'appeler votre attention sur la conduite du sieur Pelletange et de solliciter une petite récompense en sa faveur.

Dans l'espoir..... mes hommages les plus respectueux

Le Maire de Tursac

Le passage d'une rive à l'autre

Les gabariers sur la Vézère

Les gabares étaient de longues barques à fond plat qui assuraient le trafic de la marchandise jusqu'au début du 20ème siècle.

La Vézère était navigable durant 4 à 6 mois de l'année en dehors de l'été et des périodes de crues soudaines.
On ne l'imagine pas mais la Vézère peut être dangereuse, et nombreux sont les gabariers qui y ont perdu la vie.
Les gabariers restent vivants dans la mémoire des anciens. C'étaient des hommes vigoureux, hardis, prudents, généreux de leurs efforts, dans un métier particulièrement difficile et risqué.
Au départ, après la bénédiction du curé, beaucoup de gabariers n'étaient pas sûrs de revoir leur village et leur famille après le voyage qui pouvait durer 2 à 3 semaines.

Les gabares étaient le plus souvent construites en bois très léger, (peupliers, aulnes) et, à l'arrivée, elles étaient désossées et vendues comme bois de menuiserie ou bois de chauffage. Les hommes remontaient à pied. Certaines gabarres, de construction plus solide, étaient remontées à la voile si le vent le permettait, ou aux avirons.

Dans les endroits plus difficiles où le courant était plus fort, il fallait recourir en nombreuses étapes, à la traction avec des bœufs sur les chemins de halage.

En raison du mauvais état des routes, cette activité fluviale était essentielle à toute la région pour le transit des marchandises. De plus la fabrication des gabares faisait travailler plusieurs corps de métiers : bûcherons, scieurs de long, charpentiers …

Michel T. sait que son aïeul était l'un des derniers gabariers de la Vézère dans les années 1890. *« Il avait 3 ou 4 gabarres. Elles partaient de Montignac et elles allaient jusqu'au « pays bas » Ste Foy La Grande, Libourne. Il descendait des « carassons » (piquet de vigne), des bois de châtaigniers, des piliers pour les vignobles de Bergerac et il remontait du sel, du plâtre, du sable, des grains ».*
Les bois descendaient de Corrèze par flottaison. La Vézère n'était en effet navigable que depuis le pont de Montignac.

Si le trafic des gabares s'est progressivement arrêté avec l'arrivée du train, à la fin du 19ème siècle, il existait encore pour du trafic local, du temps du père de Janine et même du temps du maire, Yves Lespinasse, en 1960, puisque tous deux « sortaient le sable des gabares » pour la construction des maisons.

Pierrot raconte que son grand-père avait la charge de tirer la gabare de la Goudelie à Reignac : « *Mon grand-père avait des bœufs et il allait chercher la gabare à la Madeleine. Il la trainait en la montant jusqu'à Reignac, sur le chemin de halage encore visible. Quand il arrivait à Reignac du côté des falaises, il passait de l'autre côté de la Vézère pour continuer, la gabare tirée par les bœufs ».*
.

Les charbonniers

Les promeneurs sur les sentiers de Tursac ont sans doute remarqué ces énormes chaudrons en fer en plein milieu de la forêt.
Ce sont des marmites de charbonniers qui ont été utilisées jusque dans les années 50. Ces marmites étaient recouvertes de couvercles presque tous disparus aujourd'hui.
Ces marmites permettaient de fabriquer du charbon de bois qui était surtout utilisé pour des usages domestiques, ou pour produire le fameux gazogène des voitures pendant la dernière guerre.

Le charbon de bois, que l'on trouve encore dans le commerce pour les barbecues, a l'avantage d'être beaucoup moins lourd que le bois (environ 6 fois moins lourd) pour le même pouvoir calorifique.
Mais pour produire une tonne de charbon de bois, il faut en moyenne 14 à 15 m^3 de bois. C'est pourquoi ces marmites étaient en pleine forêt et on les déplaçait lorsque tous les bois en taillis à proximité étaient coupés.

Tel était le travail des charbonniers, corporation très ancienne car, auparavant, les charbonniers fabriquaient le charbon de bois dans des charbonnières, énorme tas de bois savamment monté en meule au cœur de la forêt.
Des traces circulaires de terre noircie en pleine forêt sont encore visibles à l'emplacement de ces anciennes charbonnières.

Le charbon de bois était alors destiné principalement à l'alimentation des forges locales. La plus grande, celle des Eyzies, produisait un acier très réputé.
Cette pratique était dévoreuse de bois et a contribué à la déforestation jusqu'au début du 20ème siècle.

« Le père Salon des Cugnes était charbonnier. Pour les charbonnières, justement, il fallait éviter le feu, ils y passaient la nuit à le surveiller. Ils mettaient les bois empilés en pyramide, et après, avec des pioches, ils faisaient des glèbes (mottes de terre) : ils prenaient partout où il y avait de l'herbe et ils faisaient un carré qu'ils plaquaient pour éviter qu'il y ait une prise d'air sur la pyramide. Il fallait que le charbon soit cuit à l'étouffée, en évitant surtout qu'il prenne feu. C'est le principe des fours marocains ! » Michel F.

Fabrication de la meule

Marmites de Crabillac

Les sabotiers

Avez-vous remarqué sur la photo de classe de M. et Mme Peyrony, datant de 1935, que la plupart des enfants, ainsi que les enseignants étaient en sabots ?
« *Les sabots, je les ai utilisés pour aller à l'école. En hiver, en short et en sabots ! Avant de partir, on passait de la braise dans les sabots. La semelle était en bois. Ça les chauffait et, allez, on partait… »* Michel F.
« J'avais des sabots, on mettait des feutres à l'intérieur, des basanes ! Avant, ils mettaient de la paille. » Michel T.

Dans les années 60, les enfants ne marchaient plus en sabots. Mais les anciens du village s'en souviennent.

Le sabotier était un artisan essentiel au village. Presque tous les villages avaient son sabotier. A Tursac, il n'y avait pas de sabotier mais il semblerait que le coiffeur réparait les sabots, à l'époque de Pierrot !

Longtemps le sabotier s'installait aux abords des forêts, souvent avec toute sa famille, mais avec la généralisation de l'usage du sabot, il s'installa alors dans le village. Parfois, même, le sabotier devenait itinérant, allant de village en village, de ferme en ferme.
On usait souvent cinq à six paires de sabots par an, c'est dire l'importance de ce métier.

Le sabot était fait en bouleau, parfois en orme, hêtre ou acacia.
Certains sabotiers peu scrupuleux utilisaient des résineux, mais c'était du « sabotage », du travail mal fait, et cet usage fut interdit.

Cette fabrication était très technique : la hache pour dégrossir, l'herminette pour dégager le talon, le paroir pour donner la pointe et la forme extérieure du sabot, la tarière pour creuser, la cuiller pour la finition, le boutoir pour creuser au fond.
Mais au début du 20ème siècle, ce travail a été mécanisé : la tailleuse façonnait l'extérieur selon un modèle, la creuseuse vidait l'intérieur.

Puis les sabots étaient ensuite entreposés dans un local pendant plus d'un mois pour bien les sécher et éviter qu'ils ne se fendent.

L'usage du sabot s'est perdu après la deuxième guerre mondiale au profit des bottes, plus pratiques dans les champs.

Mais il est étonnant de constater que les sabots sous une autre forme reviennent à la mode avec les Crocs ou modèles similaires.

Les sabots ont eu une telle importance dans la vie quotidienne qu'ils ont été à l'origine de nombreuses expressions bien connues :

Sabotage : Travail mal fait, ou action des ouvriers à la fin du 19ème siècle qui jetaient leurs sabots dans les machines pour les empêcher de fonctionner. Par la suite cela signifiait la dégradation d'un matériel comme les rails de chemin de fer pendant la résistance.
Avoir les deux pieds dans le même sabot : être embarrassé, passif, sans initiative ; incapable d'agir.
Ou *ne pas mettre ses deux pieds dans le même sabot :* Être débrouillard
Voir venir quelqu'un avec ses gros sabots : Deviner les intentions d'une personne peu maligne.
Ne pas trouver sous le sabot d'un cheval : se dit à propos d'une chose rare, difficile à trouver.
Saboteur : personne qui fait mal son travail…

Loisirs et moments festifs

Dans cette vie marquée par des rituels quotidiens, avec les contraintes des saisons, avec l'angoisse permanente d'une mauvaise récolte, d'un animal malade ou de tomber soi-même malade, avec des journées de labeur sans fin, avec un horizon limité au village et peu de liberté personnelle, on pourrait penser que chacun avait une vie morne et sans distraction.
Et pourtant ce n'était pas le cas en général.

Les gens vivaient en communauté à la maison comme au village. La solitude était très rare et les fêtes réunissant tout le monde étaient fréquentes avec le simple plaisir de se retrouver ensemble et de partager un bon repas.

Même si le travail était dur, la vie précaire, le logement souvent insalubre, l'école à une heure à pied par tous les temps, les témoignages recueillis montrent une certaine nostalgie de cette vie simple, proche de la nature et de ces moments de gaité. Le rire de tout et de rien, les blagues et les chansons, les vieilles histoires ou légendes toujours répétées accompagnaient ces fêtes.

Peut-être fallait-il aussi ces moments festifs comme exutoire à la dureté de cette vie ? Peut-être aussi, les souvenirs embellissent-ils la réalité de l'époque ?

Une blague de Paul Talet qui avait invité son âne à boire un verre au bistrot chez Pierre Bouynet (sur la photo).

Le quotidien était jalonné de petites distractions très appréciées.

Pour les enfants, garder les moutons était certes une obligation, mais ils la vivaient souvent comme un bon moment :
« Jeudi soir, mes frères et moi sommes allés garder les brebis avec Simone. Nous avons joué aux billes…. Après on a joué à cache-cache. C'était mon frère Claude qui « clumait » (comptait) dans une cabane… » Les Echos de ma Vallée n°6 avril 1951.

« On était quatre filles de Tursac, du même âge, « on ne se guettait pas », on se faisait confiance. Paulette dite Pélé, une fille Peyre à la Lambertie, Alice, sous les rochers, à Fonrouquette, Denise Ménard au bourg… et moi. Toutes les quatre, on a fait les 400 coups. Oh, ce n'était pas comme maintenant, on n'allait pas en boîte. Le dimanche, par exemple, on partait par le petit sentier du cingle, à Marzac, ramasser le muguet. On allait au château de Reignac, pour visiter. On montait au donjon pour faire les malignes. Tout était fermé, entouré de lierre… » Jacqueline.

Et puis il y avait les veillées auxquelles participaient souvent les enfants, les « veillées tabac », chez Thomas, par exemple, où l'on faisait les manoques, celles, plus fréquentes, où l'on tapait la carte : « *Allez, Bouyssou, tu viens jouer à la belote avec nous ?* », disaient les métayers de Boulou, en contrebas de la Goudelie ou les Ramos, réfugiés arrivés après la guerre d'Espagne, métayers du Petit Marzac, puis propriétaires à Rouffignac. Et les parents de Jacqueline allaient à pied de Lespinasse au Petit Marzac pour les rejoindre.

Les gens du bourg eux, allaient au bistrot, chez Pierre Bouynet.

M. Sourny emmenait fréquemment les écoliers se baigner dans la Vézère : « *Un jour, nous étions sur la barque des Ramos qui s'est renversée ! J'ai failli me noyer. Ni le maitre, ni les élèves ne savaient nager…* » Jacqueline.

« Les fêtes où l'on faisait la java ne manquaient pas : chez Henghes, à la Peyrière, ou à la Goudelie, dans ce beau petit château loué deux mois par an par la famille Blondeau, sympathiques Parisiens fauchés et complètement allumés. Hélas, la Goudelie a brûlé en 1960 ! Sans oublier les joyeux moments chez les Fleurieu, puis chez les Laveysse, à Marzac, où on était souvent invité », dit Jacqueline.

Dans les propos de Jacqueline comme dans ceux de Janine, il y a de la nostalgie : « *Maintenant, les gens ne se connaissent plus…* ».

La chasse et la pêche

La chasse

On ne peut imaginer qu'avant 1960, il n'y avait à Tursac ni chevreuil, ni cerf, à peine quelques sangliers.
Chacun pouvait partir chasser avec son chien et le fusil sur l'épaule, à pied et souvent en sabots, quel que soit le jour, pour chasser le perdreau ou le lièvre.

« Mon père chassait presque tous les jours, il partait garder les moutons, il avait toujours le fusil sur l'épaule. » Michel F.

Les chasseurs tiraient sur le petit gibier (lièvres, lapins, perdreaux, palombes, bécasses…) mais aussi sur les nuisibles (renards, blaireaux, rapaces…), ce qui faisait l'objet des commentaires des enfants de l'école : « *un de ces dimanches, Messieurs B. et L. ont tué chacun deux perdreaux. Félicitations. Nous apprenons d'autre source qu'ils savent aussi les manquer. Pas de félicitations* ». Les Echos de ma Vallée n°9 1951.
Ou encore :
« Le 2 janvier, j'allais au bois avec mon père et mes frères. Quand nous sommes arrivés au Maine, nous avons trouvé M. Talet avec son fusil. Il attendait un lièvre. Il nous dit d'attendre avec lui. Un moment après, nous avons vu M. le lièvre qui arrivait sur la route, les oreilles bien droites. M. Talet se mit à genoux, le fusil en joue et il dit à mon père : « il est dans ma musette ».

Quand le lièvre fut à 40 m, M. Talet fit feu. Mais M. le Lièvre est parti. Et pourtant M. Talet le croyait bien dans sa gibecière… Que M. Talet ne se tracasse pas. Il le retrouvera à l'ouverture prochaine ! ». Les Echos de ma Vallée n°12 1952.

Pour peupler la région en gros gibiers, entre 1962 et 1976, la Fédération a organisé des lâchers de cervidés, 47 biches et 23 cerfs dans la forêt Barrade, la forêt de Domme ou de Campagne.
Il y eu aussi près d'une centaine de bêtes qui se sont échappées d'une réserve de sauvetage à Fleurac qui abritait des cervidés blessés de toute la France.

Après cette introduction, on ne pouvait chasser qu'une fois par an, en présence d'un garde-chasse.
Cela a suffi pour que, en une cinquantaine d'années, on se trouve dans la situation de surabondance de gibier que nous connaissons aujourd'hui.

Lâcher d'une biche en 1962

Les sangliers, eux, se sont multipliés surtout à partir d'élevages plus ou moins clandestins, aux dires des chasseurs, il y en avait dans presque tous les villages- ou par croisement avec des cochons domestiques.

La pêche

Aujourd'hui les pêcheurs se lamentent. Beaucoup de poissons et crustacés pêchés à l'époque ont actuellement disparu : par exemple, l'assé, le poisson-chat, le chabot, l'alevin, la gardèche ou vairon, les écrevisses indigènes.
Les écrevisses de Louisiane, très prolifiques, introduites il y a une trentaine d'années, font des ravages en mangeant les œufs de poissons et en s'attaquant aux écrevisses locales. L'abominable énorme silure *« qui bouffe tout »* est arrivé également dans les années 80 ! En Dordogne, on en a pêché un de 2,50 mètres pour 90 kg !

Restent le barbeau, la carpe, la perche, la tanche, l'anguille…

C'est un sujet qui revient très souvent sous la plume des enfants de l'école :

« *Mon frère a attrapé 13 asses. »* Les Echos de ma Vallée n°7 juin 1951.
« M. Peyre a attrapé 3 gros barbeaux pesant 7 livres. Nos félicitations à ce pêcheur car en cette saison, les barbeaux ne se montrent pas beaucoup. » n° 4 février 1951.
C'est dire l'importance de ce loisir à cette époque !

Les fêtes

La fête du village, c'était le premier dimanche de septembre. La date a changé à cause de la présence des estivants.

Les fêtes des moissons, des battages, des vendanges, celle du ramassage des châtaignes.

La fête de la Saint-Jean qui a toujours lieu, le dernier samedi de juin.

Il y avait bien aussi le Carnaval en février, une fête célébrée dans chaque famille, un jour chômé.

Et puis le pèlerinage de Fontpeyrine, le 8 septembre, qui était à la fois une fête religieuse et une foire de grande envergure.

Chaque fête était l'occasion d'un fastueux banquet.

Au quotidien, le plus souvent, les repas consistaient en simples ragoûts, pommes de terre, haricots, raves et toujours la soupe au pain. De temps en temps, une bonne « mique » (boule de pâte à pain levée et pochée dans un bouillon à ébullition).

Les jours de fête, « on faisait la bombe ».

Faire bombance, c'était enchaîner la soupe bien grasse terminée par un bon chabrol, et comme elle était bonne ou en reprenait avec un deuxième chabrol. Suivait le plus souvent une poule au pot et enfin une bonne daube cuite au feu de bois, plat essentiel, et il fallait y revenir et enfin une bonne tarte maison aux pommes ou prunes de la ferme et bien sûr le tout bien arrosé du vin du pays, même s'il était un peu piqué ! Sans oublier le café et un ou deux… ou trois pousse-cafés.

Le soir, chacun rentrait dans sa demeure et heureusement que le cheval ou la bourrique connaissait le chemin ! Le lendemain, on n'était pas fier, on avait la gueule de bois, la sauce vieille - la « saussa vielha », comme on disait.

On faisait aussi la fête lorsqu'on tuait le cochon à la saison d'hiver, parce que le cochon, en Périgord, c'était important. Chaque ferme en possédait un amoureusement !

Tout le monde, famille et voisins, se retrouvait pour tuer le cochon et préparer le foie, les ris que l'on mangeait en fricassée, le boudin, les bajoues et on dégustait la viande que certains ne mangeaient qu'à cette occasion.

La fête de la Saint Jean

A Tursac comme dans tout le Périgord, les fêtes religieuses suivent des traditions ancestrales empreintes de superstitions.

La fête de la Saint-Jean, au solstice d'été, en est un bon exemple. Cette fête païenne, dont l'origine reste à ce jour méconnue, est une très ancienne tradition célébrant l'arrivée de l'été, amenant la prédominance du jour sur la nuit.

Après avoir tenté d'empêcher cette fête païenne, l'Eglise catholique l'a christianisée en la dédiant à Saint-Jean, dont la date de naissance a été fixée un 24 juin.

Ce grand feu est un véritable symbole. Porte-bonheur, il assure la santé, la fertilité, l'amour… La tradition veut que tout le monde danse autour du feu. Un peu plus tard dans la nuit, certains oseront même sauter par-dessus pour s'assurer bonheur tout au long de l'année.

Pour la Saint-Jean, tout le monde était mobilisé dans les villages et des feux apparaissaient dans tous les hameaux et les fermes.

« Avant le lever du jour il fallait faire une croix, avec l'herbe de la St Jean, des fleurs jaunes, du millepertuis et l'accrocher à la porte de la grange ou de la maison. C'était un porte-bonheur. » Kléber.

« *Moi, je me rappelle,* dit Michel T., *c'était une tradition, j'habite sur un coteau, on en voyait au moins une vingtaine, pas seulement au village* ».

« Au milieu du village où il y avait la croix. Tout le monde se rassemblait à la nuit tombée et on mettait le feu. On faisait le tour du feu, avec un accordéoniste, des fois. Quand il commençait à ne plus y avoir de flammes, les gouyats (enfants) commençaient à sauter le feu…. D'abord les garçons puis les filles. Mais attention il ne fallait pas mettre le feu aux cotillons (jupes) ! C'était une fête, le monde se rassemblait. » Kléber.

Quand ça chauffait bien, certains se mettaient le dos contre le feu pour faire partir les rhumatismes ou les douleurs… On y croyait !

Quand il n'y avait plus que les braises, on faisait d'abord une ronde tout autour, puis on agitait les tisons en faisant des croix de Saint Jean pour implorer sa bénédiction et sa protection pour le bétail et les récoltes. On lançait les tisons en l'air avec une fourche, en disant : « *c'est pour semer les raves* (sorte de betteraves) ». Un geste porte-bonheur. On portait aussi les tisons dans le grenier, ce qui préservait la maison de la foudre.

Et pourquoi sauter le feu ? Sauter le feu sans se brûler, c'était être assuré d'une année heureuse et pour les amoureux, le fait de sauter par-dessus le feu garantissait leur amour pour toute l'année.

Aujourd'hui cette tradition persiste encore dans notre village. Chaque année, un feu est allumé sur les berges de la Vézère, c'est une occasion de se rassembler et de festoyer mais les croyances qui entouraient cette fête ont quasiment disparu…

La fête des battages

Quand le batteur, « *lou botaïre* » se présentait dans la commune, avec son matériel, c'était le branle-bas de combat. Tout le monde participait, famille au complet, voisins, saisonniers dans une ambiance joyeuse car les battages marquaient la fin des grands travaux de l'année.

Puis venait ce que tout le monde attendait : le repas des battages qu'aucun ne pouvait manquer et qui était organisé pour remercier tous ceux qui y avaient participé.

Et, s'il y avait 3 opérations de battage dans la journée, chaque ferme organisait un repas bien arrosé. On peut se demander comment se faisaient les réglages de la machine dans la dernière ferme !

Janine : *« C'était la fête ! Ces repas, c'est ce qui rapprochait le plus les gens… D'ailleurs, de toute façon, à la campagne, c'était comme ça, … avant : « allez ! tu passes à la maison, allez, tu manges la soupe avec nous ! »*

Tout cela a disparu avec l'arrivée de la moissonneuse-batteuse et la révolution agricole des années 1960.

« La moissonneuse-batteuse arrivait avec son conducteur. Elle avalait en un rien de temps la petite parcelle, le conducteur faisait un repas rapide avec la maisonnée et s'en allait moissonner dans le champ voisin. Aujourd'hui, c'en est fini des fêtes des moissons et des battages ! ».

Faire chabrol

On ne peut parler des fêtes et traditions sans évoquer le chabrol.

C'est une tradition typiquement périgourdine et en même temps un art de vivre.

Faire chabrol, c'est verser du vin rouge dans le fond du bouillon tiède et le boire avec recueillement.

« Ça requinque, ça aide à digérer et ça donne de l'appétit pour la suite ! »

On lui prêtait des vertus médicinales. Il pourrait même être à l'origine de la longévité de certains anciens dans les campagnes.
« Chabrol au quotidien éloigne le médecin » ou « un bon chabrol vaut 40 sous volés par le médecin. »

Au 19ème siècle, même les enfants faisaient chabrol.
Mais quel est l'origine du chabrol ou chabrot ?
Certains évoquent la chèvre (chabrée en patois) mais le lien n'est pas évident.
On préfère l'anecdote suivante.

Nous sommes en 1580.
Michel de Montaigne fuit l'épidémie de peste qui sévit dans la région.
Une seule ferme acceptera de lui ouvrir la porte. Dans cette dernière, on sert du vin après la soupe dans le reste du bouillon.
Une habitude censée repousser les maladies.
Le geste du Père Chabrol marquera Montaigne qui désormais boira du vin après la soupe en faisant « *comme le père Chabrol* » qui deviendra « *faire chabrol* ».

A Tursac, seuls quelques-uns continuent à faire chabrol, à goûter la saveur d'un vin tiède dans un fond de soupe !

Le Rampeau

Le rampeau est LE jeu de la région.
Il date de plusieurs millénaires. On y jouait déjà sur les bords du Nil ! Et on y joue toujours !
Pas une fête sans son rampeau. La rumeur dit qu'un Tursacois y aurait perdu sa vigne ! Aujourd'hui, on y perd encore quelques euros sauf pour le gagnant qui ramasse tout, mais la plupart du temps, on y joue avec pour seul enjeu le plaisir d'avoir gagné.

Le rampeau est un jeu de quilles dont les règles varient selon les régions.
En Périgord noir, on construit d'abord une piste assez étroite et d'environ 20 mètres de long, pour contenir la course de la boule, « le plantier », souvent avec des planches ou des troncs en bordure.

Le rampeau se joue avec une boule et 3 quilles en bois placées à environ 40 cm l'une derrière l'autre. Si le joueur parvient à faire tomber les 3 quilles, il dira « rampeau » et il aura droit à un tour suivant.
Le gagnant est celui qui reste le plus longtemps, celui qui a fait le plus de rampeaux !

L'arbre de Mai

Vieille tradition occitane très répandue en Périgord pour célébrer l'arrivée du printemps. Symbole de la jeunesse et de la fécondité, elle descend du culte antique de la déesse Nature, Maïa (tranformé en Mai), célébrée chez les Romains.

Ce culte païen a été interdit par l'Eglise à la fin du 16ème siècle, mais la tradition a survécu en évoluant. Par exemple, l'arbre était planté devant la maison d'une jeune fille à marier ou après la cérémonie en faveur des jeunes époux.
Aujourd'hui, l'arbre de Mai est planté pour honorer le nouvel élu local, le patron ou encore le faîte d'une maison dont on vient d'achever la charpente.
L'arbre est paré de rubans et d'une pancarte portant l'inscription « Honneur à notre élu » … Et bien sûr, c'est l'occasion de faire la fête !
Cette tradition a quasiment disparu en France, mais reste très présente en Périgord et particulièrement à Tursac.

Les légendes et coutumes qui ont marqué les anciens dans leur jeunesse

Les légendes étaient très présentes dans l'esprit des anciens du village et de leurs parents depuis des générations.

Il n'y a pas bien longtemps, on y croyait dur comme fer ou on faisait semblant d'y croire.

Elles faisaient partie d'un folklore qui a pratiquement disparu dans notre village.

C'est dommage car les légendes imprégnaient les coutumes et les croyances d'autrefois. Elles font partie du patrimoine et de la culture de notre région.

Elles avaient aussi une fonction pédagogique en particulier pour les jeunes qui pouvaient ainsi raconter leurs peurs et les surmonter.

Certains y croient encore. Par exemple les vertus de l'eau miraculeuse de Fontpeyrine contribueraient à la guérison de nombreux pèlerins comme en attestent les témoignages visibles sur le site.

Ceci révèle l'importance des légendes sur l'affectif de chacun.

Fontpeyrine

A 2 km et demi du bourg de Tursac, vous trouverez, nichée au cœur d'un sombre vallon de châtaigniers, une petite chapelle, avec sa fontaine et son oratoire. Simple et pure, on y vient à pied (ou en voiture), on ne frappe pas à la porte du sanctuaire qui est toujours ouverte. Pendant longtemps, la chapelle a été soigneusement gardée par Andrée, la voisine récemment décédée. On est tout de suite frappé en entrant, par le mystère de ce lieu.

Fontpeyrine, le lieu doit peut-être son nom à sa fontaine située derrière la chapelle : *fons peregrinorum,* fontaine des pèlerins ou *fons petrosum*, fontaine pétrifiante.

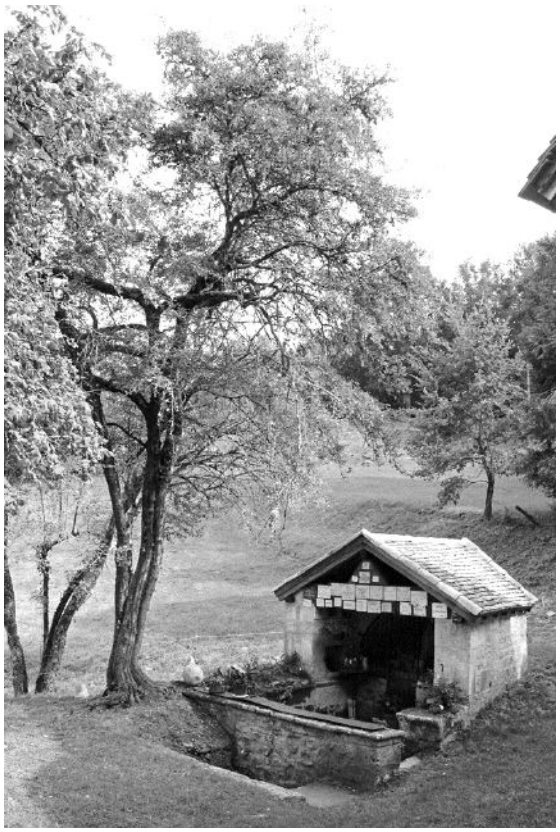
Mais peyre signifie « pierre » en occitan (la Peyriere, le Peyret). Fontpeyrine signifierait alors fontaine de pierre, traduction plus proche de la légende.

De nombreuses légendes circulent en effet concernant l'origine du pèlerinage qui existe depuis le 15ème siècle, en l'honneur de la Madone miraculeuse.

Une première version nous raconte qu'en 1417, un paysan promena son bœuf en bordure de forêt et que celui-ci se mit soudainement à creuser la terre à un endroit précis. Intrigué par la scène, son maître continua à creuser et découvrit une source où reposait une statue de la Vierge Marie.

La statue fut alors transportée dans la paroisse du village, mais elle disparut à nouveau pour se retrouver dans la source !

D'après une deuxième version :
« Il y avait un métayer à Fontpeyrine qui avait une paire de bœufs pour travailler. Il les nourrissait aussi bien qu'il pouvait. Il n'avait pas de farine à leur donner. L'un n'était pas bien gras, l'autre, par miracle, l'était ! Le métayer s'est aperçu que quand le bœuf buvait à la fontaine, il léchait toujours une pierre. Il a pris sa pioche et sa pelle, il a enlevé la pierre qui était grande et plate et dessous, il a trouvé la statue de la Sainte Vierge ! Alors, il alla le dire au Comte de Marzac qui fit porter la statue dans l'église de Tursac. Le lendemain matin, la statue n'y était plus, elle était revenue toute seule sous sa pierre qui était remise comme avant ! Quand le comte vit ça, il fit construire la chapelle et mit la statue de la Vierge au-dessus de la fontaine dans un petit sanctuaire ». Michel T.



Troisième version du même miracle : le châtelain de Marzac fut pris de l'envie de dérober, une nuit, la statuette, enfermée dans la pauvre chapelle pour la mettre dans celle de son château. Eh bien, rebelote, la statue revint toute seule à Fontpeyrine. Et ce, trois fois de suite ! Epouvanté par son larcin et craignant le courroux céleste, le châtelain acheta la place où la statuette reposait et fit construire, sur les débris de l'ancienne, une deuxième chapelle. Surprise ! Une source d'eau limpide jaillit à quelques mètres, signe de réconciliation avec la Vierge apaisée. Cette source fut dès lors considérée comme un remède souverain et l'utilisation pieuse de l'eau miraculeuse a permis des guérisons attestées.

On trouve d'ailleurs de nombreuses plaques d'ex-voto sur la façade de l'oratoire, dont certaines sont très récentes.

C'est sur cette légende que se sont organisés les pèlerinages à partir du 18ème siècle.

Et que dire de cette terrible tempête du 12 juillet 1769 qui ravagea le Périgord mais qui épargna Tursac et Fontpeyrine comme par miracle ? Les paroissiens firent alors le vœu de venir en procession à la fontaine à chaque fête de la Nativité de la Vierge Marie pour la remercier de sa protection.

Outre sa fontaine guérisseuse et sa statue de la Vierge miraculeuse il y a, au pied de la source, un étrange buisson d'aubépine, « poussé naturellement », d'une hauteur d'environ huit mètres, qui a toute son importance non seulement pour l'esthétique du lieu mais aussi pour sa symbolique qui renforce le pouvoir sacré du lieu. Depuis l'aube des temps, l'aubépine est en effet le symbole de l'innocence, de la pureté virginale…

Pendant la Révolution, l'oratoire et la chapelle furent saccagés et les pèlerinages n'ont repris qu'à partir de 1869, après la restauration du site. C'est le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, qu'a lieu désormais chaque année le pèlerinage de Fontpeyrine.

Venons-en à ce fameux pèlerinage annuel du 8 septembre qui existe depuis le 18ème siècle. On y venait de tous les points des diocèses de Périgueux et de Sarlat, et même du diocèse de Cahors. On a compté avant la Révolution jusqu'à 22 processions de paroisses qui s'y rendaient avec croix et bannières, en chantant des cantiques.

Mais, comme souvent, les pèlerinages se sont transformés progressivement en foires au début du 19ème siècle. Aussi, de 1826 à 1845, les pèlerinages furent-ils interdits. C'est un curé de Tursac, l'abbé Cassan qui, voyant l'opiniâtreté des fidèles à venir quand même brûler des cierges au sanctuaire, obtint l'autorisation de l'évêque de rétablir ces pèlerinages, en 1845, après la restauration de la chapelle délabrée par la « noble et pieuse » famille Carbonnier de Marzac. Au risque de voir réapparaître également… ces maudites foires, au grand dam des curés !

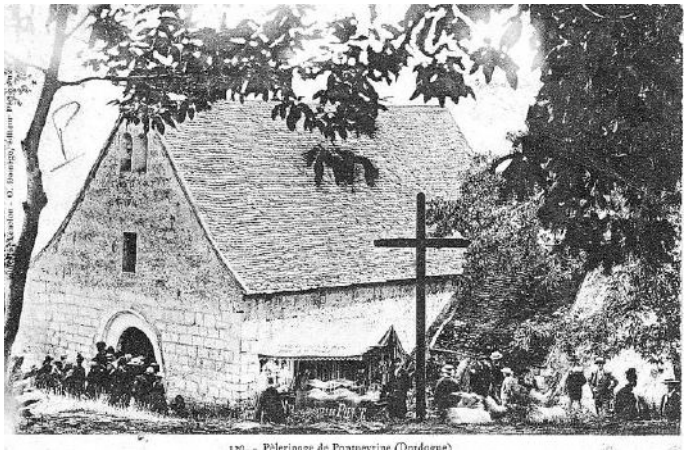
Le flot des pèlerins commençait à Reignac, là où les déposaient voitures et omnibus venus des petites villes voisines. Se formaient alors des processions qui, dans les sentiers escarpés, ne tardaient pas à se désunir, longeant le chemin de la combe puis le ruisseau à sec avant d'arriver, après moult efforts, dans le grand cirque légendaire du site. Bien sûr, à partir des années 1930, on pouvait aussi y accéder par la route. Mais dans les premiers temps, c'était le braiement des ânes et non le bruit des klaxons qui accueillait les pèlerins.

Outre les inévitables étalages de médailles et d'images pieuses, de chapelets, de « chandélous », pullulaient, tout en haut du bois de châtaigniers, les marchands d'ail, de melons, de pain d'œuf à la croûte dorée et à la mie toute jaune, de primeurs, de pâtissiers, les tentes-restaurants avec cuisine en plein air et

barriques en perce (tonneau avec un trou pour tirer le vin). Sans oublier le traditionnel « rampeau », tenu par le père Henri Manouvrier qui prenait 10 % sur le jeu, selon le règlement ! Et même, en 1933, un cirque miniature qui concurrençait la messe.

Les messes, elles, se succédaient tout au long de la matinée. A la sortie, le grouillement multicolore faisait penser à une gigantesque fourmilière. Jusqu'au moment où l'heure du pique-nique sonnait : église vidée, prairie déserte. Les familles s'égaillaient dans les châtaigniers pour un invariable banquet sur l'herbe : melon, poulet froid, tarte aux fruits épaisse et substantielle, le tout bien arrosé.

« D'ailleurs, précise Ginette*, voisine de Fontpeyrine, les marmites de poulets étaient installées sous les châtaigniers, dès la veille au soir, au risque d'y mettre le feu ! ».*



Si, en 1933, les robes noires, mouchoirs de tête à carreaux des paysannes et les blouses bleues, chapeau noir et rond des hommes avaient disparu, les chants périgourdins et la belote perduraient.

A cette époque, on sait, de source sûre, qu'après le repas, la jeunesse désertait la futaie pour aller danser « *jusqu'à faire des trous dans le plancher* » - fox-trot, one-step et bourrées dans la maison de Ginette située au-dessus de Fontpeyrine.

Et puis sonnait l'heure des vêpres et démarrait, loin des mouches et des taons qui taraudaient les ânes, le lent et long cortège de la procession, de la chapelle à la foire aux ails, pour aboutir à la Vierge qui se dressait sur le dernier talus, face à la chapelle. Du haut du piédestal, le dernier chanoine du cortège, tout de rouge vêtu, faisait, « *sans empressement, le dernier et le moins écouté des sermons de la journée* ».

On raconte que la chaleur et l'usage excessif de la dive bouteille rendait généralement son sermon un peu incohérent. Il semble que le thème de ce prédicateur ait toujours été le même : « *les assistants de tous les âges, de toutes les conditions et de tous les sexes qui se pressent autour de lui ne sont venus là que pour croire et espérer… ».*

A la fin de la journée, le pèlerinage se terminait, tout le monde pliait bagage, en reprenant le chemin du vallon et en entonnant de vieux refrains populaires en patois, tel que : « *Il me faut quitter Marianne, il me faut laisser ma mie* », réservant les couplets plus grivois pour la fête qui allait se poursuivre au village….

Source : Marcel Secondat, 1933, cité par Bernard Henriette, bulletin municipal 2010.

Si vous allez sur le site, vous verrez de multiples ex-voto, certains très récents, qui sont autant de témoignages de ferveur. Beaucoup viennent encore remplir leurs bidons de cette eau miraculeuse.

Aujourd'hui, le pèlerinage du 8 septembre et le culte perdurent mais les marchands ont disparu. Restaurée une nouvelle fois en 1980 par une association traditionnaliste de Bergerac rattachée à la Fraternité St Pie X, actuellement propriétaire de la chapelle, quelquefois la messe y est dite… Oh bien sûr, en latin et en soutane, certes, mais Fontpeyrine en a vu d'autres !

Le Lébérou

Les vieux parlaient beaucoup du Lébérou. Ils en avaient entendu parler depuis toujours. Aujourd'hui encore cette légende est maintenue par le Festival des Contes du Lébérou qui se tient chaque année en novembre dans les villages du Sarladais.

C'est probablement le personnage de conte périgourdin le plus connu.

« La nuit vient de tomber. Attention, une bête étrange risque de vous sauter sur le dos, c'est le Lébérou ! ».

Le Lébérou est un homme, plus rarement une femme, frappé(e) de malédiction parce qu'il ou elle a commis des fautes.

Chaque soir, une force irrépressible l'oblige à se rendre à une fontaine. Il se transforme alors en revêtant une peau de bête, loup, mouton ou lièvre.

Pour expier ses fautes, il doit parcourir sept paroisses pendant la nuit et passer sous sept clochers à quatre pattes. Pour cela, il doit courir, courir, d'où l'expression courante chez les anciens qui voient quelqu'un courir d'une manière effrénée : « vielo, cort coma un lébéro » vois le, il court comme un Lébérou.

Fatigué, il s'agrippe au dos du premier imprudent croisant sa route nocturne pour se faire porter à sa guise. Comme ça, le Lébérou se repose et va plus vite. Le malheureux qui a été pris n'a aucun moyen de s'en débarrasser.

Si, au lever du soleil, le parcours des 7 paroisses du Lébérou n'a pas été correctement suivi et terminé, celui-ci demeure maudit, et sa nouvelle victime devient à son tour Lébérou.

Le lendemain, il redevient l'homme qu'il a été mais on peut le reconnaitre comme Lébérou : il serre la main la paume tournée vers le bas.

C'est aussi un personnage lubrique : dans sa course, il aime embrasser de force les jeunes filles qu'il rencontre la nuit. Aussi, jeunes filles, rentrez chez vous rapidement et bien sagement, le soir venu ! Cette légende doit avoir du vrai. Quand les chiens aboient dans la nuit, c'est le Lébérou qui passe.

Le Drac

Le Drac, terme occitan pour dragon.

C'est une légende qui courait dans toute l'Occitanie, même si la forme était un peu différente selon les régions.

C'est un démon de l'eau qui peut prendre des formes différentes selon les régions, serpent, dragon mais le plus souvent un cheval fantastique. Selon cette légende, le Drac adore la chair humaine et en particulier celle des enfants qu'il attire dans l'eau du fleuve par toutes sortes de subterfuges…

Sur la Dordogne, le Drac faisait chavirer les gabares. Ailleurs, il se nourrissait des lavandières qui disparaissaient mystérieusement.

C'est Saint Front, évêque de Périgueux et patron du Périgord, qui serait intervenu pour terrasser ce dragon qui terrifiait les populations.

Le problème dans les légendes, c'est que même une fois mort, le diable risque de revenir !

A Tursac, les anciens du village se souviennent que cette légende était racontée aux enfants pour qu'ils restent prudents.

Souvenir d'enfance de Michel T. :

« On leur disait de ne pas aller au bord de la Vézère : « Le Drac va te faire noyer ». Les petits en avaient peur, comme ça, ils n'allaient pas au bord de la Vézère. On disait que le Drac était un grand cheval qui passait. Les enfants montaient sur le dos pour s'amuser et le Drac les amenait à la rivière pour les noyer. On disait même que le cheval se mettait dans la rivière et s'il y avait un pêcheur ou un gabarier qui passait et qui ne lui plaisait pas, il renversait le bateau. Les gens disaient quand un bateau s'était renversé : « C'est le Drac » parce que pour renverser un bateau, là, c'est difficile ! ».

La chasse volante

Encore un mythe populaire très ancien, sous des formes très variées, impliquant un groupe fantomatique ou surnaturel de chasseurs qui mènent une poursuite sauvage.

En Périgord, les anciens de Tursac le racontaient ainsi : autrefois certains seigneurs n'avaient aucun scrupule à chasser à cheval à travers les champs et prairies des pauvres paysans, écrasant tout sur leur passage.

Ils furent damnés pour leur forfait et condamnés à poursuivre leur chasse vaine avec chiens et chevaux pour l'éternité sans jamais prendre de repos.

Ainsi lorsqu'il y avait le mugissement du vent d'automne, le fracas et le hurlement d'une tempête nocturne, on entendait comme un bruit sourd et ininterrompu ou un vacarme épouvantable qui ressemblait à des aboiements de la meute, les sons des cors et les bruits des tirs. Et les vieux disaient : « on entend la chasse volante ! ».

La légende de Saint Julien l'Hospitalier

Nombreux furent les Saint Julien. Mais c'est probablement ce Saint « Hospitalier » qui a donné son nom à l'église de Tursac.

« Celui-là, qui était de famille noble, se trouvait un jour à la chasse, dans sa jeunesse, et poursuivait un cerf, lorsque soudain le cerf, sur un signe de Dieu, se retourna vers lui et lui dit : « Comment oses-tu me poursuivre, toi qui es destiné à être l'assassin de ton père et de ta mère ? ».

Et le jeune homme, à ces paroles, fut si épouvanté, que, pour empêcher la prédiction du cerf de se réaliser, il s'éloigna secrètement, traversa d'immenses régions, et parvint enfin dans un royaume où il entra au service du roi. Il se conduisit avec tant d'éclat dans la guerre et dans la paix que le roi le créa chevalier, et lui donna pour femme la veuve d'un très riche seigneur.

Cependant, les parents de Julien, désolés de sa disparition, erraient à travers le monde, en quête de leur fils, jusqu'à ce qu'ils arrivent, un jour, au château qui était maintenant la demeure de Julien. Mais celui-ci, par hasard, n'était pas au château, et ce fut sa femme qui reçut les deux voyageurs. Et quand ils lui eurent raconté toute leur histoire, elle comprit qu'ils étaient les parents de son mari, car celui-ci, sans doute, lui avait souvent parlé d'eux. Aussi leur fit-elle l'accueil le plus tendre, par amour pour son mari ; et elle les fit coucher dans son propre lit.

Le lendemain matin, pendant qu'elle était à l'église, voici que Julien rentra. Il s'approcha du lit pour réveiller sa femme ; et, voyant deux personnes qui dormaient sous les draps, il crut que c'était sa femme avec un amant. Sans rien dire, il tira son épée et tua les deux dormeurs. Puis, sortant de la maison, il rencontra sa femme qui revenait de l'église, et il lui demanda, stupéfait, qui étaient les deux personnes qui dormaient dans son lit. Et sa femme lui répondit : « Ce sont tes parents, qui longtemps t'ont cherché ! Je les ai fait coucher dans notre lit ».

Ce qu'entendant, Julien pensa mourir de chagrin. Il fondit en larmes, et dit : « Que vais-je devenir, misérable que je suis ? Ce sont mes chers parents que j'ai tués ! J'ai accompli la prédiction du cerf, pour avoir essayé d'y échapper ! Adieu donc, ma douce, car je n'aurai plus de repos jusqu'à ce que je sache que Dieu a agréé mon repentir ! ».

Mais elle : « Ne crois pas, mon bien-aimé, que je te laisse partir sans moi ! De même que j'ai participé à ta joie, je participerai à tes douleurs ! ». Ainsi, s'enfuyant ensemble, ils allèrent demeurer au bord d'un grand fleuve dont la

traversée était pleine de périls ; et là, tout en faisant pénitence, ils transportaient d'une rive à l'autre ceux qui voulaient traverser le fleuve. Et ils les recueillaient dans un hôpital qu'ils avaient construit.

Et, longtemps après, par une nuit glaciale, Julien, qui s'était couché, accablé de fatigue, entendit la voix plaintive d'un étranger qui lui demandait de lui faire traverser le fleuve. Aussitôt, se levant, il courut vers l'étranger, à demi mort de froid ; et il l'emporta dans sa maison, et alluma un grand feu pour le réchauffer. Puis, le voyant toujours glacé, il le porta dans son lit et le couvrit avec soin.

Or voici que cet étranger, qui était rongé de lèpre et répugnant à voir, se transforma en un ange éclatant de lumière. Et tout en s'élevant dans les airs, il dit à son hôte : « Julien, le Seigneur m'a envoyé vers toi pour t'apprendre que ton repentir a été agréé, et que ta femme et toi pourrez bientôt vous reposer en Dieu ». Et l'ange disparut, et, peu de temps après, Julien et sa femme s'endormirent dans le Seigneur, pleins d'aumônes et de bonnes œuvres ».

La légende du passeur

Cette légende reprise un peu partout rappelle la légende de Saint Julien l'Hospitalier.
« Voilà un homme, rongé de lèpre et répugnant à voir, qui se présenta à l'autre rive pour traverser, alors que le passeur avait fini son travail. Celui-ci, plein de compassion, et malgré sa fatigue, le fit, malgré tout, traverser sans lui demander la moindre obole.

Le mendiant se transforma alors en ange qui, pour le remercier, promit de veiller sur lui et sur le village de Tursac. »

Et voilà pourquoi notre village est encore le plus souvent épargné des calamités qui frappent la région, enfin… il est bon de le croire !

Les escontis – les feux follets

La légende voulait que les âmes errantes des cimetières se manifestent la nuit par des flammes étranges et vacillantes qui s'échappent de la terre, qui disparaissent quand on les approche et réapparaissent quand on s'éloigne.
Est-ce l'incarnation d'âmes damnées sans sépulture venues se rappeler à la mémoire des vivants et qui terrorisent les villageois ?

C'est vrai que ces feux se manifestaient surtout dans les anciens cimetières autour des églises, et, selon la croyance des villageois, pour les condamner d'avoir déplacé le cimetière hors du village.
Dans la plupart des villages de la région, les cimetières ont effectivement été déplacés. A Tursac, le cimetière, devenu trop exigu, a été transféré à l'emplacement actuel, en 1868.

En fait, ces feux follets provenaient de l'inflammation de méthane liée à la décomposition de matières organiques. C'est pourquoi on les rencontrait le plus souvent dans les tourbières et les cimetières, les corps n'étant pas déposés autrefois dans des cercueils. Ces flammes fragiles disparaissaient par le mouvement de l'air provoqué par l'approche d'une personne.

Aujourd'hui les morts sont enterrés dans des cercueils et tombes. Il n'y a plus de feux follets dans les cimetières, hélas !

DEUX HOMMES CÉLÈBRES

Henri Henghes, toujours présent dans ses œuvres et dans les mémoires

Sculpteur, 1906-1975

« Quelle est cette noble dame, « *l'Abondance* », à la pose hiératique, qui semble accueillir le passant à côté de la salle des fêtes ? »

« D'où vient ce regard amusé, sculpté sur le mur d'une terrasse sur le chemin de Fontpeyrine ? »

Voici deux œuvres du sculpteur anglais, Henri Henghes, né à Hambourg qui a vécu à Tursac de 1953 à 1964 et de nouveau avant son décès en 1975. Il repose maintenant dans le cimetière municipal. Une sculpture en marbre signale comme un phare la dernière demeure de ce créateur.

Il a été longtemps une personnalité du pays. Apprécié des Tursacois pour son anticonformisme, il comprenait le patois, et le parlait un peu. Il n'hésitait pas à rendre service avec son auto, sa « Jeep ». Peu de gens en avaient dans les années cinquante, et quand il fallait conduire un animal blessé chez le vétérinaire, le propriétaire de l'animal pouvait compter sur Henri.

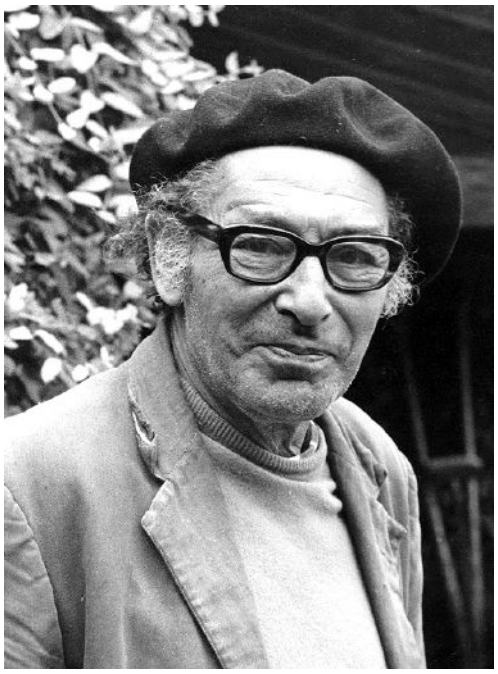
Il a vécu à Tursac avec Daphné, son épouse qui était danseuse classique et qui donnait des cours à l'école. En 1959, leur fils Ian est né à Tursac et il habite toujours la maison familiale.

« *Les gens l'aimaient bien, pour ses œuvres bien sûr, mais aussi pour sa personnalité, pour son humanisme, pour toutes ses qualités. Il était simple, malgré une personnalité impressionnante* ».

Et que dire de cette anecdote racontée par Michel T. :

« Henghes était le plus souvent habillé simplement mais, invité par tous les châtelains du coin, il se devait, malgré lui, de porter des costumes.

A sa mort, sa femme les mit à la poubelle et le cantonnier de l'époque les a récupérés. Et l'on voyait ainsi ce célèbre cantonnier balayer les rues de Tursac en costume d'apparat ».



Quelques œuvres

Une belle histoire d’amitié

Traduction d'un extrait d'une lettre écrite par Henri HENGHES à son ami éditeur James Laughlin (3 novembre 1958), et transmise en 2005 par son fils Ian.

« Ecoute bien les bouleversements que tu as provoqués ici dans ce pays de Cocagne… Tu m'as envoyé un caillou, petit bout noir et bien polissé d'un os de Dinosaure qui, par sa magie, a précipité un flot d'événements qui n'ont pas dit leur dernier mot.

Le jour où j’ai reçu ce vénérable vestige, je l'ai apporté au village des Eyzies et l’ai donné à un certain Professeur Movius de Harvard qui, depuis des années, fouille à la recherche des plus récents vestiges que l'âge de pierre a laissés derrière lui. Il passe ses étés sur un monticule de déchets poussiéreux qu'il tamise avec une patience de fourmi pour en extraire de ridicules petits bouts de copeaux de silex qui enchantent son esprit de chercheur.

J'ai dit à ce Professeur : "Voilà ! Tu es un amoureux de l'ancien, prends-ça, prends-le comme un cadeau de ma part car je déteste toutes les choses qui sont plus vieilles que moi, étant un enfant d'aujourd'hui et un défenseur de

l'avenir. A toi, ce petit morceau d'antiquité, plus ancien que ceux que tu cherches au milieu de tes décombres et de ta poussière, ce truc te portera chance car les vieilles choses en attirent d'autres et celle-ci est plus vieille que les débris dans lesquels tu perds ton temps".

Eh bien, James, mon frère, tu me croiras si tu veux, ce même jour, exactement 4 heures plus tard, ce même Professeur trouvait au milieu de ses déchets une sculpture en relief d'une Vénus préhistorique, une jolie fille prégnante aux formes pleinement suggestives, grâce à laquelle il devint aussitôt le centre de l'attention du monde entier.

Deux jours plus tard, les Eyzies grouillaient de journalistes et autres fanatiques de l'âge de pierre comme lui ; il était photographié par Life avec et sans sa Vénus et, pour autant que je sache, également par Time et par Fortune.

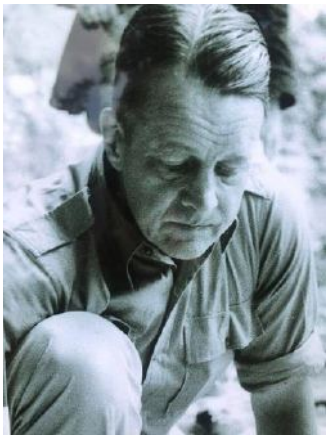
Dans un premier temps, le pauvre diable ne pouvant croire à sa chance accourut à la Peyrière pour me faire jurer sur sa Bible Méthodiste Episcopalienne que je ne lui avais pas fait une mauvaise blague en plaçant - après l'avoir fabriquée moi-même - cette représentation sculptée d'une fille préhistorique bien glamour pour qu'il la trouve dans ses fouilles.

Ça m'a pris des heures de discussions métaphysiques et trois dîners (je t'envoie la facture) pour le convaincre que ce coup de pot était bien réel, que toi et ton os en étiez totalement responsables.

Maintenant il le trimballe comme un fétiche.

Va le voir à Harvard - son nom est Hallam Movius - dis-lui que c'était « ton » os. Il te serrera dans ses bras ».

Hallam Movius (1907-1987)



Préhistorien américain, il possédait une maison, à Tursac au lieu-dit Roque Véral, sur la route de Fontpeyrine.

Célèbre pour ses fouilles à l'abri Pataud aux Eyzies de 1958 à 1973, et grand ami de Henri Henghes.

Un aventurier nommé
Pierre Claret de Fleurieu 1896-1977

Né en 1896, aîné d'une fratrie de quatre enfants, il a grandi entre un appartement avenue Kléber à Paris et le château de Marzac.

Ce château a été apporté à la famille par le mariage de son grand-père Henri de Fleurieu avec Marie-Marguerite Carbonnier de Marzac.

Il semble que Pierre ait hérité de ses ancêtres le goût du risque et de l'aventure.

Dès 1915, à 19 ans, après des études à Saint-Cyr, il est affecté aux 28èmes Dragons avec le grade de sous-lieutenant. Il y décroche déjà la Croix de guerre avec une citation pour avoir ramené sept corps de soldats depuis le champ de bataille de la Somme.

Excédé par la guerre des tranchées, il passe dans l'aviation. Doté d'un courage exceptionnel, il s'illustre dès ses débuts en 1918, en abattant 4 avions mais il reçoit une balle incendiaire dans le bras droit.

Amputé avec succès, il est sauvé.

Pierre a seulement 21 ans et vient de recevoir la Légion d'Honneur ! Finalement, il décide, malgré son handicap, de revoler et il réussit la prouesse d'accomplir plusieurs missions jusqu'à la victoire.

Il décide alors de servir la cause de l'aviation civile devenue sa passion.

Pierre de Fleurieu réalisera son rêve. Il fonde la première compagnie européenne et transcontinentale de l'Histoire. Il devait partir de rien. Il fallait innover en tout. Il n'y avait à l'époque pour une telle ligne, ni infrastructure, ni avion, ni terrain d'aviation, ni accords internationaux, ni subventions, ni aucun pilote puisqu'on n'avait jamais transporté des passagers sur une distance aussi longue que la liaison principale France-Roumanie.

Peu après, il devient directeur et administrateur de l'usine Louis Blériot pour l'étranger puis d'André Citroën en tant que directeur à l'international.

Il poursuivra sa carrière de chef d'entreprise aventurier qui l'emmènera dans la jungle du Brésil où il prospectait pour trouver de nouvelles terres agricoles. Il y

rapportera une herbe locale, le Maté, grâce à laquelle il créera une compagnie d'exploitation « Le Comptoir International du Maté ».

Il aura encore l'occasion d'illustrer son courage pendant la seconde guerre mondiale, en fondant et en commandant un maquis de résistance dès le débarquement des alliés en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, sous le pseudonyme de « capitaine Vézère » dont le PC était au château de Marzac.

Le groupe « Vézère », attaché à l'armée secrète, comptait environ 150 hommes, principalement des paysans du coin.

Il meurt à Paris le 6 octobre 1977 et est enterré à Tursac.

Vu par les Tursacois, le comte Pierre de Fleurieu était-il un exploiteur ? Un aventurier ? Ou simplement un homme affable, original et peu conventionnel ?

Assurément, il était considéré comme un homme sympathique et généreux, plutôt dépensier et volage. Son charme et sa position de maître des lieux lui conféraient quelques petits privilèges…

C'était un homme de « l'Ancien Régime » qui, toutefois, reconnait, non sans douleur, dans son journal, en 1962, qu'une page est inexorablement tournée… et que, ruiné, il lui a fallu vendre un château délabré. Certains Tursacois ont pu le qualifier de « *radical socialiste, un peu gauche caviar…* ! ».

Les anciens du village se souviennent bien de l'atmosphère qui régnait au château : les Fleurieu ne venaient à Marzac que quelques mois dans l'année pendant lesquels défilaient les réceptions d'un « Tout Paris » très éclectique, tel que Dreyfus, créateur du célèbre Marché St Pierre (tissus) à Paris, le compositeur Jean Sablon, auteur de la chanson « Ce petit chemin ! », Joséphine Baker et bien d'autres…

C'était souvent la fête au château mais « *les réceptions à la bonne franquette n'étaient pas mondaines et les enfants du personnel y étaient bien accueillis !* », précise Janine.

Un Japonais à Tursac pendant la Grande Guerre :

le peintre devenu célèbre : Foujita

Dès l'été 1913, Fujita et trois autres Japonais seront invités à Marzac par Alphonse Claret de Fleurieu, qui les avait rencontrés au Japon. Déjà dans la campagne se répand la nouvelle :

« Monssü le Comte a ramené des Nègres au château… »,

« Il faut dire qu'on assimile vite Foujita au diable en personne lorsque, nu comme un ver, il plonge dans les eaux rafraîchissantes de la Vézère ! » *(Extrait des mémoires de Pierre de Fleurieu)*

En juin 1915 Pierre de Fleurieu, son neveu, n'ayant plus personne sur place, demande à Fujita et à un autre peintre Kawashima, de revenir à Marzac et à la Maison forte de Reignac pour « entretenir les feux », ces demeures étant très humides.

« Il faut imaginer ces deux asiatiques, habillés à la grecque, vivant dans ce petit village (Tursac), au début du siècle dernier. Les habitants devaient être pour le moins surpris. »

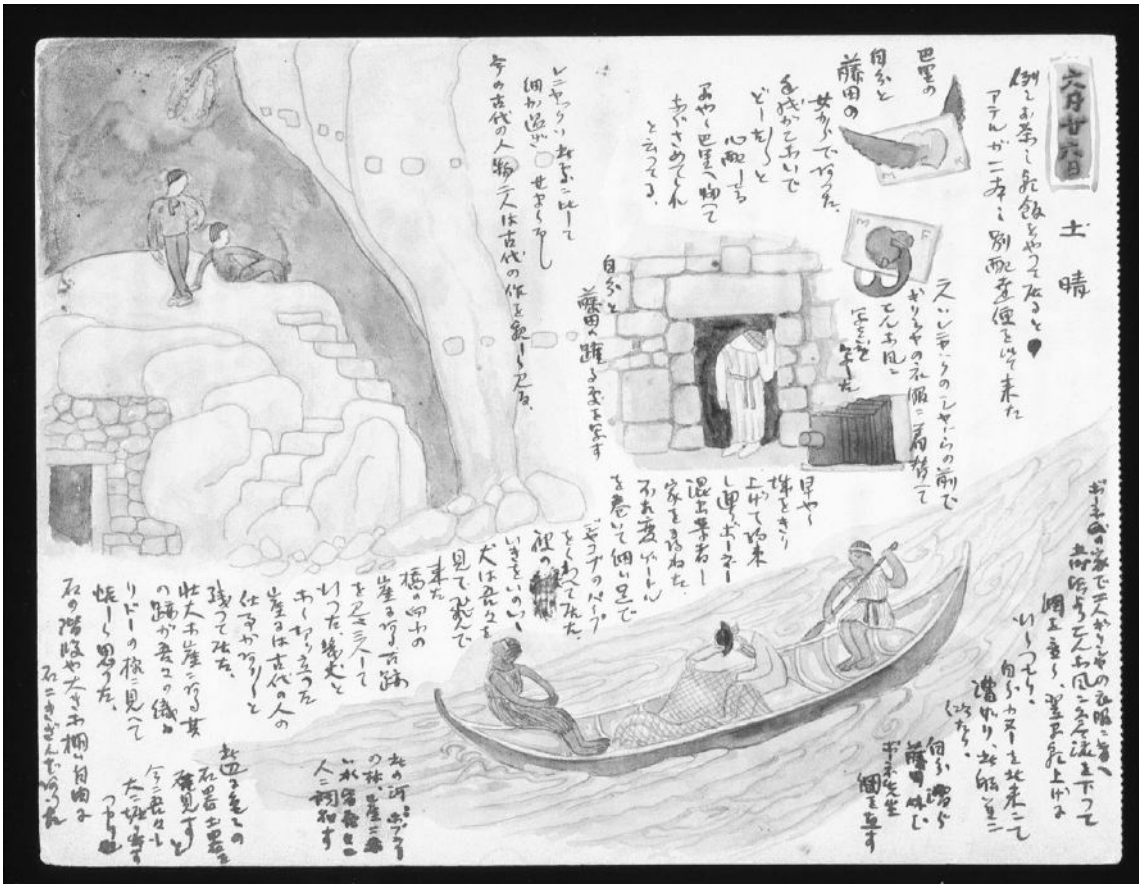
Sur son séjour à Tursac, Kawashima laissera des dessins et un journal, malheureusement en partie détruit après l'incendie de Tokyo.

Outre la description vivante de leur vie à la campagne, Kawashima écrit :

« la plupart des hommes avaient été envoyés dans l'armée, et plusieurs étaient déjà morts à la guerre. Cela est très impressionnant. »

Son journal constitue un document important pour comprendre non seulement les premières années des deux artistes japonais, mais aussi la vie d'un petit village pendant la guerre vue par un étranger.

Source : exposition sur la guerre de 14-18 à Tursac (2014). Archives Evasion Culturelle à Tursac.



Traduction photo 29 Kawashima écrit :

Lundi 28 juin 1915
Une personne assez âgée et ses deux filles métayères habitaient en bas du château. Aujourd'hui, elles déménagent et 4 hommes sont venus pour aider. Ça fait 50 ans que la vieille dame habite cette maison, c'est la femme du fidèle métayer du comte.
La vieille dame dit d'une voix triste « il y a 15 jours, nous avons perdu nos fils à cause de la guerre ».
Kawashima demande : « Pourquoi sont-elles obligées de partir ? Parce que pour le comte, le métier de métayer ne peut être exercé par des femmes. Depuis longtemps, ils sont fidèles mais, à cause de la guerre, tout est perdu ».
Kawashima ajoute : « Après, moi-même, je suis allé voir la vieille dame, ça m'a beaucoup touché. J'ai eu beaucoup de peine.
J'ai regardé son visage et je ne pouvais rien dire. Le comte n'a aucune compassion. …. »

Source : musée de Tokyo - 12 planches. Exposition guerre de 14-18 à Tursac (2014)

TURSAC AU CŒUR
DE LA PRÉHISTOIRE

Quel petit village comme le nôtre peut se vanter d'un patrimoine préhistorique aussi riche ?

A la recherche de sites stratégiques ayant pu servir d'abri pour les chasseurs cueilleurs, les préhistoriens se sont très tôt intéressés à la vallée de la Vézère. Cette vallée offrait en effet des conditions idéales pour l'installation de ces populations : richesse en eau grâce aux nombreux méandres du fleuve, multiples écosystèmes permettant de profiter d'une importante diversité animale et végétale, nombreux abris sous roche et grottes, abondance des ressources en silex indispensable à la fabrication des outils et faciles d'accès.

De plus, la roche calcaire a permis une conservation exceptionnelle des vestiges en ossements, parures, outils.

Tursac est au cœur de cette zone si riche en gisements, entre Montignac (Lascaux) et les Eyzies (principalement Font de Gaume, la Laugerie Haute, la Micoque, l'Abri du Poisson …).

L'abri de la Madeleine

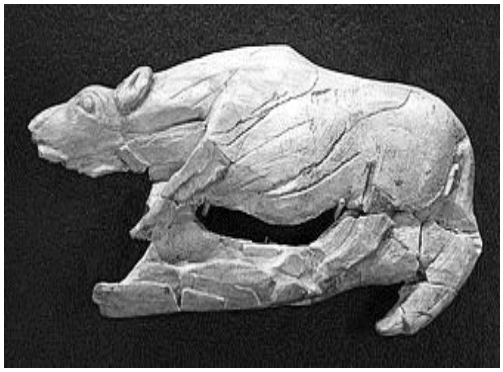
Assez rapidement, les préhistoriens ont reconnu dans la falaise de la Madeleine et son environnement, la situation idéale pour un habitat primitif : facilité d'accès, bonne exposition au soleil, accès à l'eau, large vue sur les environs à la fois pour se protéger mais aussi pour observer le déplacement des troupeaux.

Découvert en 1863 par deux passionnés d'arts primitifs, Edouard Lartet et Henry Christy, à une époque où la Préhistoire n'était pas encore une discipline reconnue, l'abri de la Madeleine est l'un des plus vastes et des plus riches gisements paléolithiques connus concernant la vie des hommes de l'époque, chasseurs de rennes au bord de la Vézère.

Au début du 20ème siècle, Denis Peyrony et Louis Capitan ont repris les fouilles après Édouard Lartet et Henry Christy. Ils ont en particulier découvert en 1910 la tête du « bison se léchant ».

De 1968 à 1976, le préhistorien Jean-Marc Bouvier a apporté une contribution importante au travail de ses illustres prédécesseurs en identifiant, grâce à ses fouilles, les premières occupations des lieux selon les saisons.

Ce gisement préhistorique a donné son nom à une civilisation de la Préhistoire : le Magdalénien (18000-12000 av. J.-C.).



Propulseur « à la hyène rampante »

Bâton percé, **bois de rennes**

Certaines pièces uniques sont devenues mondialement célèbres, comme le « bison se léchant » et bien sûr le « mammouth » dont nous reparlerons, qui a fait du site de la Madeleine l'un des plus importants de l'histoire de la Préhistoire.

« Le bison se léchant » est particulièrement intéressant. C'est en effet la seule représentation de cette forme.

L'artiste n'ayant probablement pas assez de bois, a trouvé cette astuce pour représenter son bison, avec une telle maîtrise que cette tête de bison peut être considérée comme l'une des plus belles de toute la figuration paléolithique.

Ces pièces d'une qualité qu'on ne pouvait pas soupçonner, étaient gravées sur les poignées de propulseurs qui servaient à projeter le javelot avec une grande force.

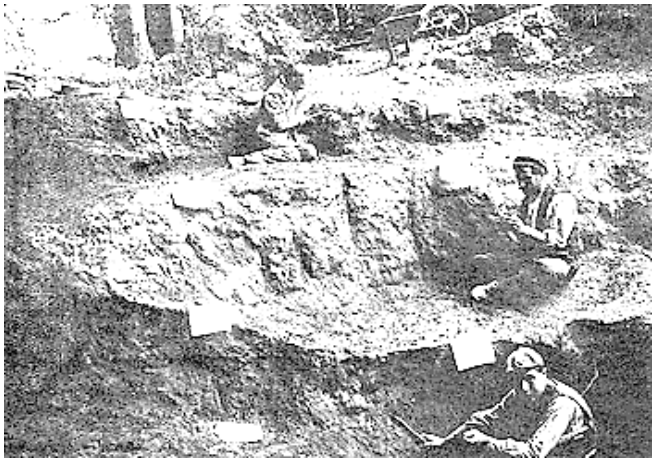
C'est le signe de l'importance que les hommes accordaient à cette arme pour leur survie mais aussi le témoignage de leur incroyable sens artistique.

La mort d'un enfant

En 1927 Denis Peyrony découvre à la Madeleine, une superbe sépulture d'un enfant, d'environ 2 à 4 ans.

Cette découverte a créé l'étonnement. En effet, le squelette de cet enfant était richement orné de colliers de plusieurs centaines de coquillages et de dents. Ce devait être l'enfant d'un chef, ce qui sous-entend une certaine forme de hiérarchisation sociale.

La présence de coquillages, inexistants sur place, souligne les échanges qui ont pu s'instaurer entre groupes sociaux relativement éloignés les uns des autres.



Les fouilles, à la Madeleine

L'histoire du mammouth de la Madeleine

Une grande question se posait au 19ème siècle : l'homme est-il contemporain des espèces animales disparues ?
Au début du 19ème siècle, cette idée était totalement rejetée. En effet la tradition chrétienne stipule que l'homme, façonné à l'image de Dieu, est apparu bien plus tard.
En 1859 parait « l'Origine des espèces » de Darwin, avec la reconnaissance de l'évolution biologique des êtres vivants.
Mais pratiquement tous les chercheurs de l'époque rejetaient cette thèse pour l'homme. Leur argument : l'absence de découvertes d'ossements humains avec des fossiles d'espèces disparues.

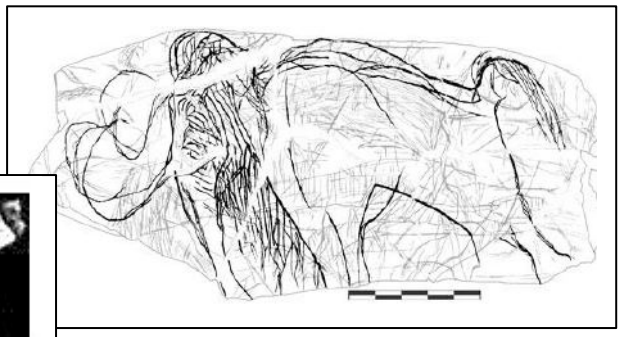
Des débats particulièrement houleux ont eu lieu alors entre les tenants des deux thèses, jusqu'à la découverte d'une mâchoire humaine parmi des fossiles !
La communauté scientifique dans son ensemble était convaincue.

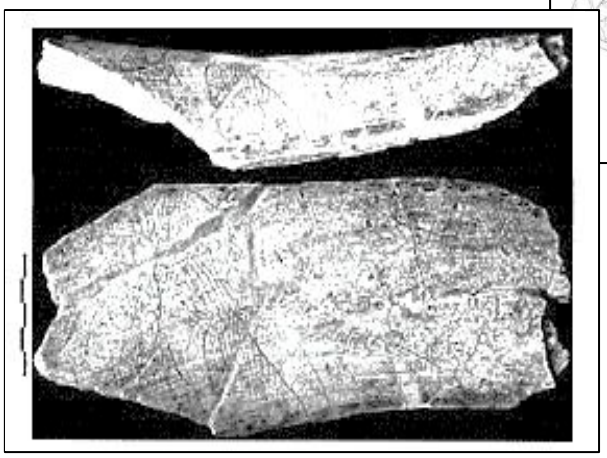
Sauf que, pour la petite histoire, on a découvert par la suite que cette mâchoire avait été introduite frauduleusement dans des couches anciennes par les tenants de la coexistence !

En 1864, Édouard Lartet et Henry Christy publient alors dans la *Revue Archéologique* leurs premières découvertes d'objets gravés et sculptés des temps préhistoriques en Périgord.
Il s'agit d'une publication majeure. Les auteurs soulignent que « *une race humaine* [...] *a vécu dans cette région qui fut plus tard le Périgord, en même temps que le renne, l'aurochs, le bouquetin, le chamois, etc. ... ».*
Le texte est capital mais il ne fournit pas encore les arguments les plus imparables contre les détracteurs académiques.

Le tournant décisif, scientifique, est réellement pris en mai 1864 lorsque les préhistoriens font la découverte exceptionnelle du mammouth gravé sur ivoire de La Madeleine qui démontre la contemporanéité de l'Homme avec des espèces animales disparues et atteste de l'ancienneté de la pratique artistique.
Le « mammouth de la Madeleine » devient la pièce phare de l'histoire de la science préhistorique.

À la fin du 19ème siècle, de rares et pathétiques scientifiques attardés continueront encore malgré tout à prétendre que l'homme fossile est une invention de la Science.
C'est encore le registre des créationnistes d'aujourd'hui.





Ce mammouth gravé sur ivoire de la Madeleine mesure 24,8 cm de long, 10,6 cm de large et 1,8 cm d'épaisseur.

Particulièrement riche de détails et de réalisme, il constitue ainsi le premier portrait de mammouth connu, et le plus fidèle.

Denis Peyrony

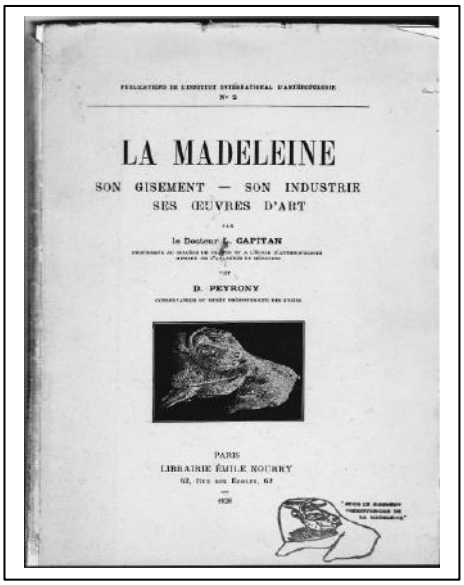
Capitan et Peyrony ont été avec l'abbé Breuil les deux grandes figures qui ont marqué la recherche paléontologique dans notre région au début du 20ème siècle.

Ils étaient très amis mais pourtant d'origines si différentes. Le premier était docteur de la faculté de médecine de Paris, le deuxième est l'exemple ce que l'on pourrait appeler le « paysan préhistorien » (comme René Castanet et son père, de Sergeac, ou bien d'autres).

Denis Peyrony était fils d'agriculteur, instituteur aux Eyzies pendant vingt ans mais passionné de paléontologie, il devint un expert dans ce domaine.

Si bien qu'on lui confia la tâche de créer le Musée National de Préhistoire des Eyzies en 1918 dont il fut le premier conservateur.

Il a laissé plus d'une centaine de publications concernant la préhistoire de sa région.



PUBLICATIONS DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE
N° 2

LA MADELEINE

SON GISEMENT — SON INDUSTRIE
SES ŒUVRES D'ART

par

le Docteur L. CAPITAN

et

D. PEYRONY

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
62, rue des Écoles, 62

1926

L'association du scientifique et du maître d'école ne manquent pas d'étonner.

Article du *Temps* :

« Un modeste instituteur à qui ces élèves n'avaient rien à reprocher. Mais il avait des manies bien étranges : quand l'heure du « viennent les vacances, à bas les pénitences » arrivait, M. Peyrony, au lieu de s'enfuir vite vers quelque villégiature bienfaisante, poussait un soupir de soulagement, décrochait des

outils de terrassier et de démolisseur, revêtait le pantalon et la blouse de toile et – à l'ouvrage ! - dans la terre et le roc, il fouillait. On le voyait revenir chargé de pierres bizarres qu'il portait comme un enfant de chœur des reliques. On disait autour de lui « il est fou ! ». Le Docteur Capitan fut d'un autre avis. Il discerna dans ce « fou » l'ouvrier intelligent de la science. Il entreprit l'éducation archéologique du prospecteur amateur et lui enseigna les méthodes scientifiques des recherches [...] ».

A noter que son fils, Elie Peyrony, également préhistorien, était instituteur à Tursac, avec sa femme, en 1935.

L'abri du Facteur

Au niveau du parking de Préhistoparc, a été trouvée en août 1959 la célèbre « Vénus » de Tursac, une des premières représentations féminines découvertes (30000 ans). Abri clôturé en septembre 1959.

Pas facile de distinguer une femme dans cette statuette stylisée de 8 cm taillée dans un galet de calcite !

Probablement une femme en train d'accoucher. On ne distingue en effet que le bassin imposant, des fesses saillantes, des jambes atrophiées comme si elle était accroupie, et une espèce de pédoncule. Est-ce un simple support ou la stylisation d'un sexe masculin ?

Quoiqu'il en soit, cette « Vénus » comme beaucoup d'autres découvertes datant de la même époque, dont celle de Sireuil, symbolise, semble-t-il, la fécondité et la maternité, élément essentiel pour la survie du groupe.

Un ouvrier du chantier des fouilles, Jean-Louis Mensignac, nous raconte l'évènement :

« Ce mercredi 5 août 1959, j'avais pris mon service au travail des fouilles préhistoriques, dirigées par le Professeur Henri Delporte, comme ouvrier de chantier, où parfois je participais au travail de recherches, en équipe avec M. David, professeur à Saint Germain en Laye, à l'Abri du Facteur, site nommé ainsi, car, soi-disant, un facteur avait la passion de fouiller ; c'est ainsi que fut appelé le site… Donc ce 5 août 1959, nous étions tous les trois, c'était le matin vers 8h50-9h, moi je faisais du rangement pour l'équipe qui allait arriver pour travailler.

M. Delporte et M. Antoine travaillaient sur une couche de calcites…quand M. Antoine dit au Professeur Delporte, « viens voir, Henri, je viens de trouver quelque chose, une dent d'ours peut-être. Après lavage, miracle, une Vénus. Aussitôt je la regarde, je peux dire que je suis la troisième personne à l'avoir vue, la découverte, pas besoin de dire le bonheur et la consécration des chercheurs, car c'est une chose très rare…

J'ai gardé le site, les grands pontes de la préhistoire sont venus : l'Abbé Breuil, l'Abbé Glory, Mrs Blanc Severin des Eyzies, Peyrony, et M. Movius qui a effectué de brillantes recherches aux Eyzies.

La Vénus de Tursac, l'original est à St Germain en Laye. Des moulages ont été faits pour les musées nationaux, j'en possède un et j'y tiens beaucoup. » Bulletin Municipal 2007.

Abri du facteur

Le gisement préhistorique du Ruth, ou « abri Pages »

L'abri Pagès - ou gisement préhistorique du Ruth - se cache dans la jungle des falaises du Moustier, à la limite de Tursac.

Un visiteur :

« Du plus loin qu'il m'aperçoit sur le chemin de castine, Gérard, 73 ans, éteint sa débroussailleuse et vient vers moi en claudiquant, victime d'une vieille polio….

Raconter l'histoire de son grand-père, Jean Pagès, fouilleur de son domaine et découvreur du gisement de 1908 à 1927, c'est toute la passion de Gérard !

Deux abris au-dessus de sa maison, complètement inondés avant 1908.

Le premier est orienté vers le soleil levant, « proche de l'origine ».

Jean Pagès a vidé l'abri de son eau et y a découvert des ossements d'hyènes des cavernes et de mouflons !

Après une lente ascension sur un petit chemin soigneusement entretenu, on surplombe la vallée, les oiseaux chantent, c'est magnifique.

Le second abri, côté nord, est un cluzeau, au fond duquel le grand-père a creusé une galerie pour tomber sur cinq sarcophages mérovingiens d'humains datant du 6ème siècle de notre ère ! Ces sarcophages ont été vidés de leur contenu, les squelettes ayant été transportés au musée de Saint Germain en Laye. »

Authentifiés par l'abbé Breuil, puis l'abbé Glory, ce site attire l'attention des préhistoriens, surtout lorsque Jean Pagès, déclaré alors « référent local », ouvre un labour et découvre un « atelier en plein air » allant du moustérien à l'aurignacien et révélant des bifaces, des perçoirs, des burins, des aiguilles, des poignards, des grattoirs, un affutoir, des lames du levalloisien, des crânes….

Bref, cet ensemble très riche de preuves atteste l'occupation humaine des lieux sous la Préhistoire, ce qui a permis à Denis Peyrony de faire la chronologie du paléolithique moyen et supérieur.

On peut également visiter le musée personnel que Gérard a créé près de sa maison.

Photo de groupe prise en 1908 devant l'abri Pagès du Ruth, avec au deuxième rang, l'abbé Breuil (en soutane) et Denis Peyrony à sa droite.

Sarcophages mérovingiens creusés dans la roche, lieu-dit le Ruth.

On peut citer également à Tursac : l'abri Cellier, les gisements du Roc de Barbeau, de Reignac, de Liveyre, qui ne se visitent pas, mais qui sont très caractéristiques du paléolithique supérieur.

NOTRE PATRIMOINE

Quatre sites classés

L'Eglise de Saint Julien

L'église a été construite au 12ème siècle, de conception romane à l'origine.
On trouve la « signature » d'un ouvrier de l'époque sur le côté droit de l'église.
Sur la façade, on remarque les traces d'une ancienne construction avec des pierres de couleur rose indiquant un incendie. Il est probable que l'église se prolongeait par un bâtiment : porche ou avancée, avant d'être surélevée.
Cette église a 5 petites coupoles, conception assez fréquente en Périgord (cathédrale de Saint Front à Périgueux ou église de Trémolat) qui pourrait rappeler une architecture byzantine.
Les deux sacristies encadrant le chevet, avec toiture en tuiles, datent du 19ème siècle.

Elle servait, comme plusieurs autres édifices religieux, de point de relais pour voyageurs, commerçants, paysans tout au long des chemins longeant la Vézère.

Au 14ème siècle, l'église, comme la plupart des églises de la région, se voit doter de fortifications. Le clocher fut renforcé et une tourelle fut construite pour être un poste frontière et d'observation pendant la guerre de 100 ans (1337 – 1453).

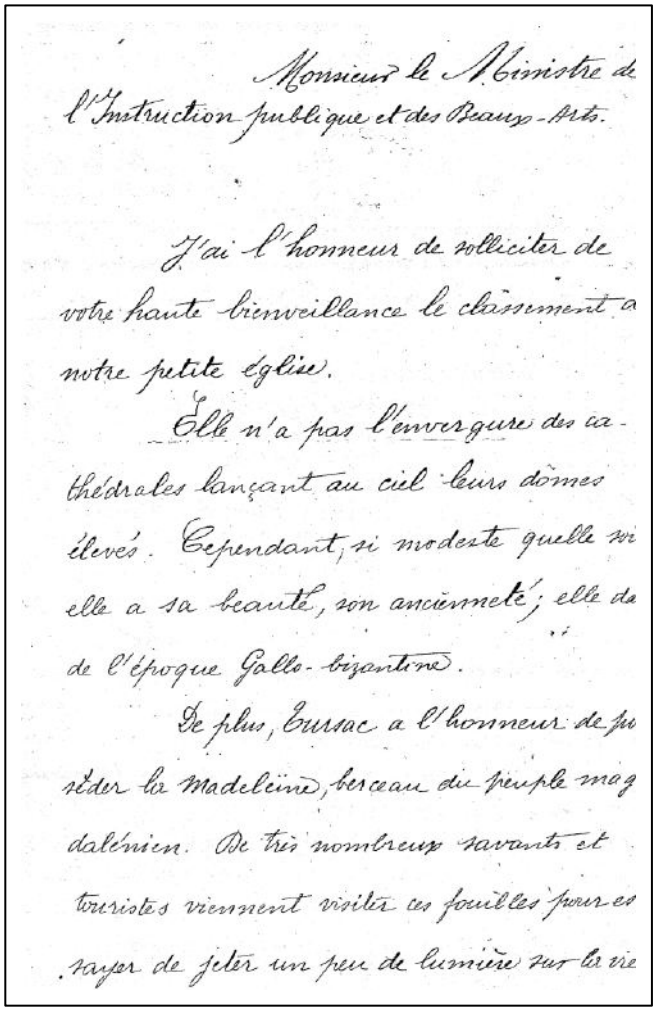
À l'époque, l'église faisait en effet partie d'un vaste réseau défensif organisé avec les sites troglodytiques voisins, situés près de la Vézère. Ils pouvaient correspondre par signaux afin d'alerter les populations en cas d'attaque.

En effet, pendant toute cette période, le Périgord était à la frontière entre les possessions anglaises et françaises, la région de Sarlat étant farouchement attachée à la couronne de France.

L'église a servi également de point de résistance pendant les guerres de religion (fin 16ème), Périgueux et Sarlat restant fidèles au catholicisme contre les places fortes réformées de Bergerac et de l'ouest du Périgord.

Baies géminées (*disposées par paire*) romanes de l'église.

En 1920, la nef de l'église est classée monument historique, suite à la demande du maire de Tursac, M. Salviat.

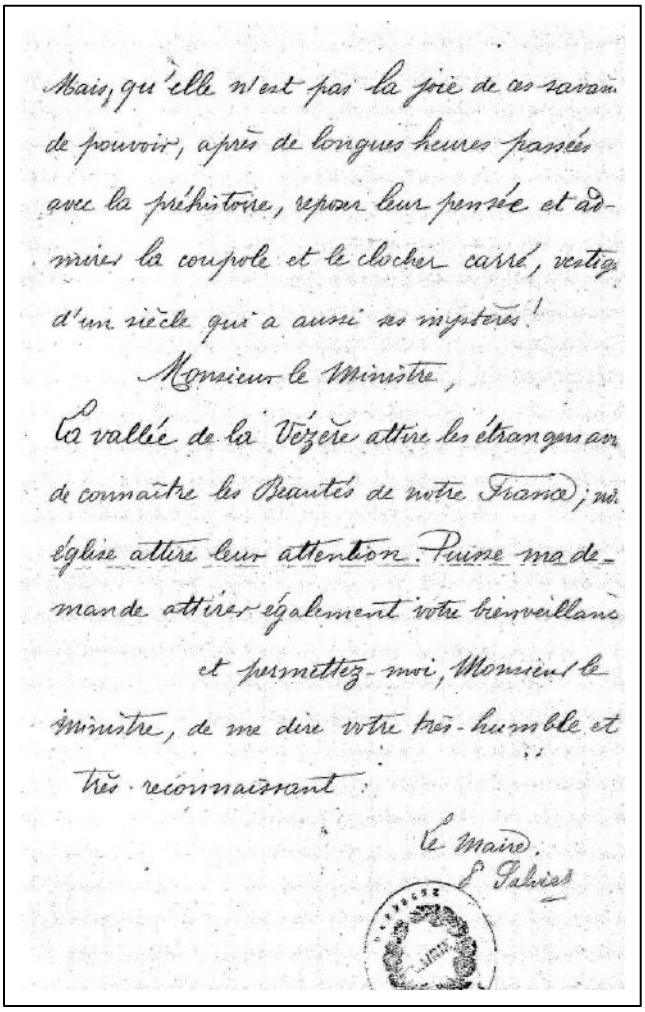


Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance le classement a notre petite église.

Elle n'a pas l'envergure des cathédrales lançant au ciel leurs dômes élevés. Cependant, si modeste quelle soi elle a sa beauté, son ancienneté; elle da de l'époque Gallo-byzantine.

De plus, Tursac a l'honneur de po séder la Madeleine, berceau du peuple mag dalénien. De très nombreux savants et touristes viennent visiter ces fouilles pour es sayer de jeter un peu de lumière sur la vie



Mais, qu'elle n'est pas la joie de ces savan de pouvoir, après de longues heures passées avec la préhistoire, reposer leur pensée et ad- mirer la coupole et le clocher carré, vestig d'un siècle qui a aussi ses mystères!

Monsieur le Ministre,

La vallée de la Vézère attire les étrangers av de connaître les Beautés de notre France; mi église attire leur attention. Puisse ma de- mande attirer également votre bienveillanc

et permettez-moi, Monsieur le Ministre, de me dire votre très-humble et très-reconnaissant.

Le Maire.
L. Salviat

La Madeleine

Il faut traverser la Vézère au Pont de Lespinasse et prendre la première route à gauche sur 3 km avant de pénétrer dans une magnifique forêt de chênes, de charmes, de châtaigniers et de hêtres… sans oublier les buis centenaires qui ont bien souffert de la pyrale en 2017 ! C'est là que vous arrivez au Village de la Madeleine qui surplombe la Vézère, à mi-hauteur de la falaise.

Ce site exceptionnel a attiré l'Homme depuis la préhistoire, il y a 17000 ans jusqu'à la fin du 19ème siècle.

Il y a peu d'exemples d'une occupation humaine aussi longue sur un même site.

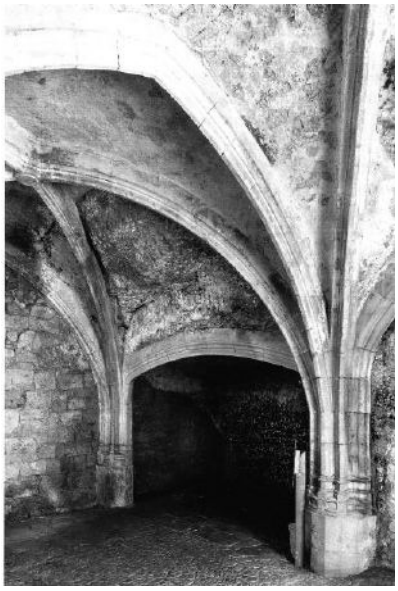
Après l'occupation à l'époque du magdalénien, les habitants du Moyen-Âge fuyant leurs villages, trop exposés aux invasions normandes, ont trouvé refuge dans ces abris bien exposés. En l'an 1000, ils leur offraient une protection des pilleurs et autres brigands qui ravageaient le Périgord, à cette époque.

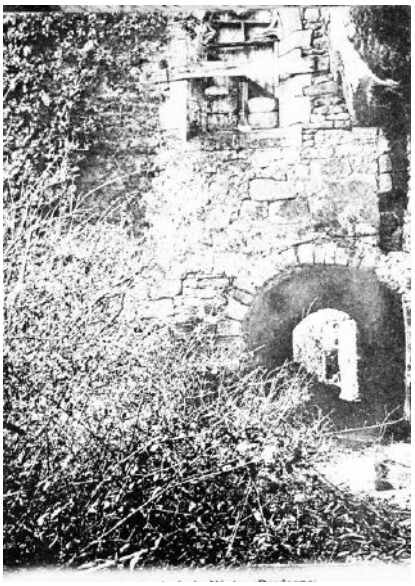
De plus, l'environnement de la Madeleine procurait de nombreux avantages aux paysans. La proximité de plaines alluvionnaires facilitait l'élevage et l'agriculture.

Ainsi, pendant plusieurs siècles, ce site a été occupé jusqu'à la mort de la dernière habitante en 1920.

La Madeleine est probablement l'un des meilleurs exemples d'un habitat troglodytique avec une remarquable petite chapelle gothique dédiée à Marie-Madeleine qui a donné son nom au site.

Après René Deuscher, premier gardien de la Madeleine et responsable de l'énorme travail de nettoyage de sa falaise dès 1972, Bernard Henriette, Christophe Vigerie, conférenciers passionnés, c'est la famille Hamelin, propriétaire du village depuis 2016, qui nous permet de plonger dans son passé.





La chapelle au début du siècle dernier

Au sommet de la falaise de la Madeleine, se trouve les ruines d'un château dont l'origine reste floue et méconnue, le Château du Petit Marzac.

La mention du château, appelé « fort de Tursac » apparaît dans les textes au 14ème siècle, époque probable de sa construction.
Il est plusieurs fois mentionné dans les écrits relatant la guerre de 100 ans où il est successivement pris par les Anglais et repris par les Français.

Avec le château de Marzac, ces deux châteaux contrôlaient de fait toute la navigation sur la Vézère des deux côtés du méandre.

La chapelle du château était celle que l'on voit sur le site, dédiée à Sainte Madeleine. C'est ce nom la Madeleine, qui désigne aujourd'hui l'ensemble du site (site éponyme).

Il ne reste aujourd'hui que les ruines de ce château à la suite d'un incendie survenu au 17ème siècle.

« *On rapporte dans le pays que le seigneur de la Madeleine possédait vingt-cinq châteaux et que le roi, qui n'en avait que vingt-quatre, lui aurait ordonné d'en raser un. Le choix pour la destruction serait tombé sur celui de la Madeleine.* » Chronique du chanoine Brugière (1891).

Ainsi, dès la fin du 18ème siècle, ce château a servi de carrière de pierres pour les habitants des hameaux voisins, le Petit Marzac et Lespinasse, ainsi que pour ceux du bourg de Tursac.

On sait ainsi que jusqu'en 1940, une entreprise de travaux publics exploitait cette « carrière » aux pierres prêtes à être utilisées, avec des chariots tirés par des bœufs.

Le Château de Marzac

Si vous venez à Tursac, un jour de brouillard d'automne, vous verrez ce château flottant au-dessus d'une mer de nuages, avec sa terrasse et ses tours moyenâgeuses. Une vision mystérieuse !

Planté à 60 mètres au-dessus du méandre de la Vézère du Petit Marzac, le repère de Marzac contrôlait ainsi la navigation sur la rivière.

Il doit son nom à la famille de Marzac qui occupait le site au 13ème siècle.

Lors de la guerre de Cent Ans, le repaire passe sous domination anglaise, puis française.

Il avait une telle importance stratégique qu'il était alors isolé par un fossé comblé aujourd'hui.

Détruit, il est reconstruit au 15ème siècle par Jean II de Calvimont, seigneur de Tursac et de L'Herm, dans un style néo-renaissance. C'était assez novateur à l'époque car la plupart des châteaux des environs ont été reconstruits selon les normes de l'époque médiévale.
Des constructions ont été ajoutées ultérieurement : une chapelle au 16ème siècle et un grand pigeonnier au 17ème siècle.

Entre le jardin et le château, la perspective est barrée par un bâtiment d'une autre époque, classé en 1963, qui est mentionné dans l'arrêté de classement comme étant « les vestiges d'un cloître inclus dans le château ».

D'après J.M. Vedrenne (2010), il s'agirait des vestiges du prieuré de Grandmont, installé à Belle Selve, toujours sur la commune de Tursac, à la limite de Fleurac. Cet ordre remonte au milieu du 12ème siècle et eut une grande extension en France avant de péricliter et d'être dissous par Louis XV. Le Périgord comptait à lui seul sept « maisons », dont celle de Belle Selve.
Les bâtiments furent vendus et démolis pendant la Révolution et servirent de carrière de pierres.
On peut penser que le marquis de Marzac a eu l'idée de racheter le cloître grandmontain pour le remonter à proximité de la chapelle du château.

Le château de Marzac a été également inscrit aux Monuments Historiques en 1991, pour la chapelle et le pigeonnier.

Nombreuses sont les familles qui ont possédé ce château par suite d'alliances : Marie-Madeleine Bart, petite-fille du célèbre corsaire au 18ème siècle, puis François de Carbonnier, qui devint marquis de Marzac, enfin Henri Claret de Fleurieu en 1865, dont le fils Pierre, dont nous avons déjà parlé, a laissé un grand souvenir dans la mémoire des anciens du village.

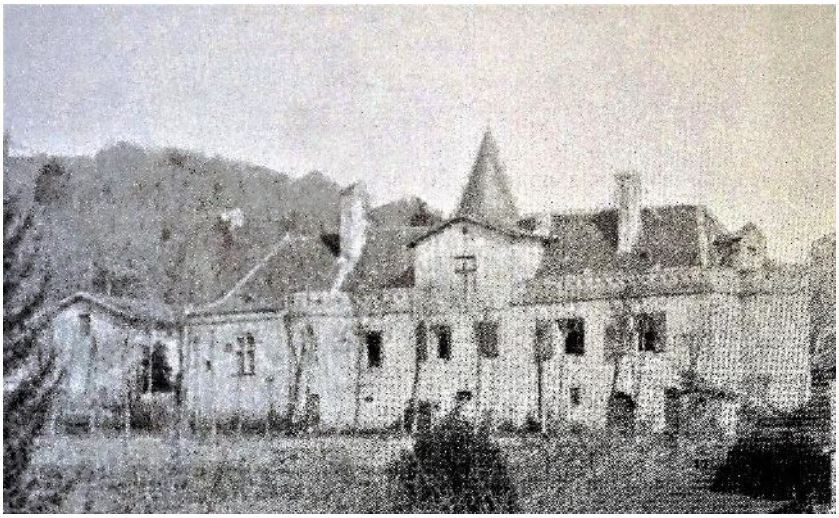
Ruiné, Pierre Claret de Fleurieu fut contraint de le vendre en 1959, pour la première fois de cette longue histoire.
Après avoir été racheté à deux reprises, notamment par la famille Lavaysse, propriétaires de 1960 à 1987, bien appréciée par les Tursacois, le château resta à l'abandon pendant plus de 30 ans jusqu'à ce que la famille Guyot l'achète en 2019 pour le restaurer et l'ouvrir enfin à la visite.
.

Château de la Marzac

Tursac possédait un autre château : le petit château de la Goudelie, construit début 19ème siècle, qui était propriété des Villepin par alliance.

Ce château, situé avant d'arriver au Petit Marzac, représentait un ensemble important avec 5 métairies, 400 hectares de bois et prés, à Boulou et au Petit Marzac, et les gisements de la Madeleine.

Il a malheureusement disparu en 1959 après un incendie.



Ancien Château de la Goudelie

La Maison Forte de Reignac

L'imposante Maison Forte de Reignac surprend lorsqu'on la découvre au détour d'un virage encaissé.

Construit sur un escarpement surplombant la vallée de la Vézère, ce petit château est certainement le plus étrange et insolite que l'on puisse trouver en Dordogne. Certains disent qu'il est hanté !
Pendant toute la période allant de la Préhistoire au Moyen-Âge, de nombreux habitants de la Vallée de la Vézère ont vécu dans ces habitats troglodytiques faciles à défendre et qui leur offraient une sécurité accrue.

A l'origine, les hommes se contentaient d'occuper des grottes, voire de simples abris mais, au fil du temps, ils ont aménagé de véritables villages creusés dans les parois rocheuses.
C'est ainsi que sont nées des demeures seigneuriales ou des forteresses creusées à même la pierre. Ces « châteaux-falaises » se caractérisent par leurs façades qui semblent s'appuyer contre les rochers.
Ainsi, comme à la Madeleine, le site de la Maison Forte de Reignac a été occupé dès l'époque Magdalénienne (entre 17000 et 12000), puis à l'âge de fer (environ 1000 avant JC.).

Le château lui-même a été construit au 14ème siècle et renforcé au 16ème, principalement pour se protéger des brigands et pillards qui infestaient la région. Il est vrai qu'adossée à la falaise, surplombant la Vézère, équipée de douze bouches à feu, cette forteresse était quasiment imprenable. Elle permettait aussi au seigneur de contrôler l'ensemble de la vallée.

Classée "Monument Historique" en 1964, c'est le dernier exemple intact de château-falaise en France.

La Maison Forte de Reignac était habitée jusqu'au milieu du 19ème siècle puis laissée à l'abandon jusqu'à ce que son actuel propriétaire, Jean-Max Touron, lui redonne vie et ouvre ses portes.

Reignac en 1920

Ce site est si mystérieux que plusieurs légendes ont accompagné son histoire, en particulier celle du « Bouc de Reignac ».

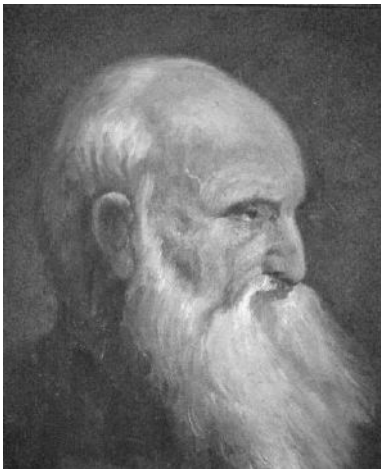
La légende du Bouc de Reignac

Attaché à un personnage sinistre court la légende bien connue des anciens de notre village. La légende du « Rocher Torchon », nom toujours donné au gros rocher qui se trouve à droite de la Maison Forte.

Remontons au 12ème siècle. Jaquemet de Reignac, seigneur de la Maison Forte, était un homme démoniaque qui faisait régner la terreur sur la vallée : meurtres sanglants, disparition de jeunes bergères et actes d'une violence inouïe.

Il pouvait tout se permettre d'autant que, seigneur de Reignac, il exerçait son droit de haute et basse justice sur ses terres.

Il est aussi célèbre pour avoir rétabli le droit de cuissage, tombé en désuétude, qui obligeait les jeunes mariés à conduire leur épouse au château, que le seigneur honorait dans une petite pièce de 4m^2, pièce que l'on peut voir lors de la visite de la Maison Forte, d'où son nom de « Bouc de Reignac ».



La légende *:*

Ce Jaquemet voulut abuser d'une jolie lavandière qui lui résista à plusieurs reprises. Craignant de finir comme beaucoup d'autres jeunes filles retrouvées sans vie, elle l'invita à la rejoindre au sommet d'un énorme rocher qui jouxte Reignac.

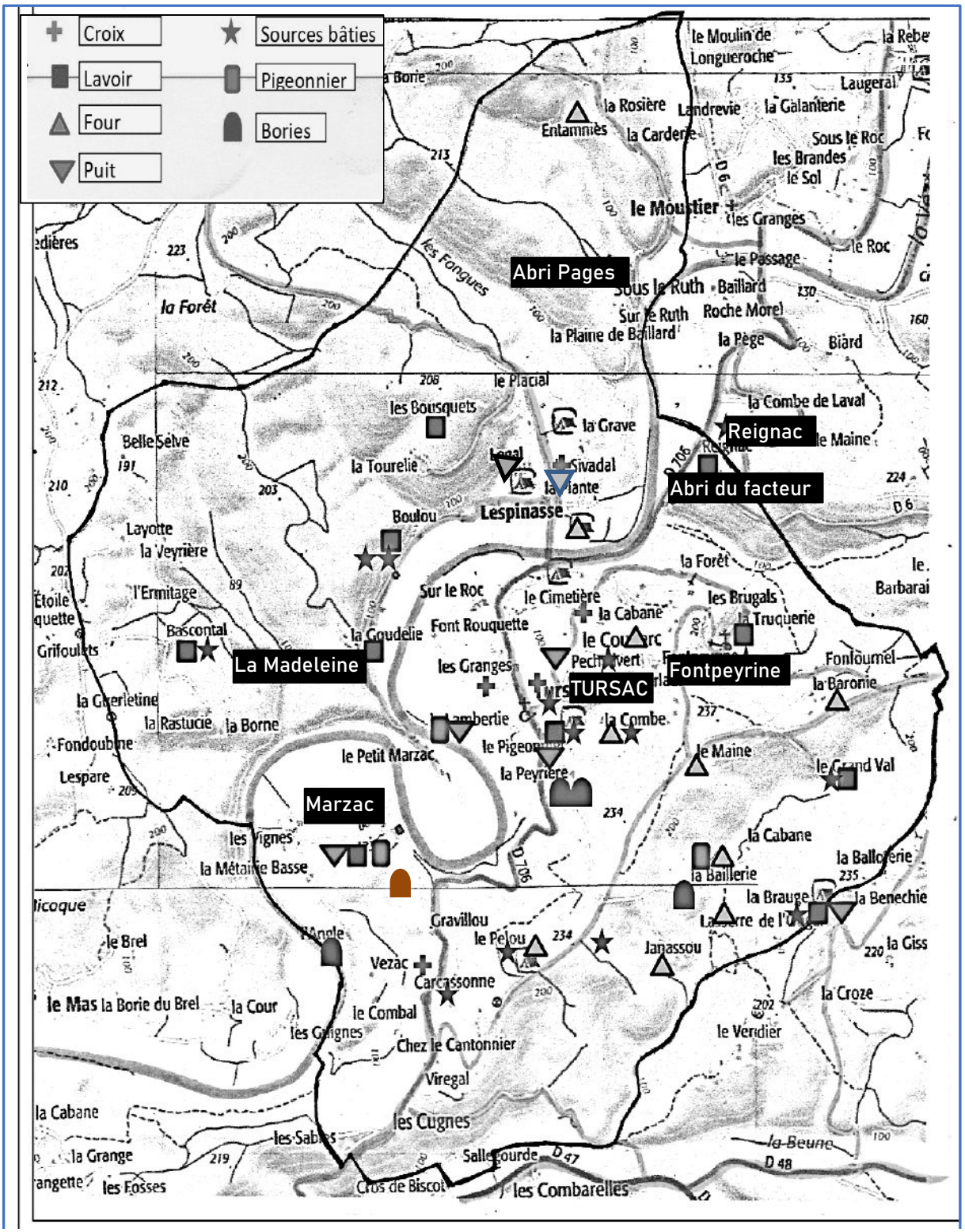
Animé par sa passion dévorante, le Bouc ne vit pas le danger et arrivé au sommet du rocher, la jeune lavandière le précipita avec elle et ses torchons dans le vide.

Depuis, ce rocher est appelé « le Rocobechal » ou « Rocher Torchon », en mémoire de cette malheureuse lavandière.

Le Rocher Torchon, aujourd'hui recouvert par la végétation

Plusieurs autres versions existent de cette légende mais nous en resterons à celle-ci !

Notre petit Patrimoine



Les Fours

Il y a une dizaine de fours sur Tursac actuellement recensés, probablement beaucoup plus à la fin du 19ème siècle.
En effet, pratiquement chaque ferme possédait un four.
On y trouvait tous les types de fours : isolés, attenant à la maison ou dans la cuisine d'usage strictement familial, avec ou sans fournil.

Le pain était fabriqué au mieux une fois par semaine, voire toutes les deux semaines, sous forme de grosses tourtes qui pouvaient se conserver une dizaine de jours.

Un four à pain ne cuisait pas seulement le pain, c'est aussi une source de chaleur qu'il fallait exploiter au maximum pour ne pas gaspiller le bois. Avant ou après la cuisson du pain, en fonction de la température, le four cuisait les gâteaux, les pâtes levées, les viandes mijotées. Il stérilisait le linge des malades, les plumes de canard… et séchait les fruits d'automne. Ses cendres étaient précieusement recueillies pour la lessive et l'engrais. Les braises rapidement éteintes fournissaient du charbon de bois pour les fers à repasser et les chaufferettes. Enfin, dans le four encore tiède on entassait le bois de la prochaine fournée pour le sécher.

Avec la multiplication des boulangeries dans les communes, ainsi que les facilités de transport, les fours de campagne sont peu à peu tombés en désuétude.

Le saviez-vous ?
Jusqu'au 14ème siècle, les pauvres se nourrissaient d'un pain appelé « pain de famine ». Il était noir, fait de paille, d'argile, de farine de glands ou d'herbes pilées. Le pain blanc restait réservé aux plus riches jusqu'en 1791, date à laquelle l'Assemblée Constituante imposa des prix obligatoires et la fabrication d'un seul type de pain, « le pain d'égalité ».

Four de Janassou

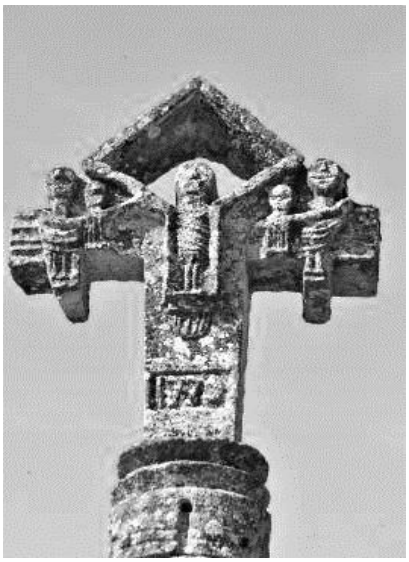
Four des Brandettes

La Croix du Jubilé

Située dans la plaine de Tursac, entre le bourg et la Vézère, en face du Petit Marzac, cette croix datant de 1770 intrigue par sa forme particulière et son appellation.
Le Jubilé, ou année sainte associée à un pèlerinage, correspondait à une année fixée par le pape au cours de laquelle les chrétiens pouvaient obtenir la remise de toute peine liée à leurs péchés : c'était « l'indulgence », signifiant aussi pour tous l'année d'un nouveau départ.
On comprend pourquoi le mot de « jubilé » est associé à la joie ; c'est la joie de la libération. Ceci explique le nombre de croix semblables construites par les villageois en remerciement.

Mais d'où vient cette tradition ?

Le jubilé trouve sa source dans un passage de l'Ancien Testament qui prescrit de sanctifier chaque cinquantième année.
Cette année sainte était annoncée par la sonnerie d'une corne de bélier - en hébreu « yobel » d'où est issu le mot « jubilé ».
Selon la Bible, « l'année jubilaire » était l'année de la rémission des péchés. Mais ce n'est qu'au 14ème siècle que le pape, probablement pour asseoir son autorité, instaure cette tradition du jubilé.
Les jubilés décrétés par le pape peuvent être ordinaires (d'abord tous les 50 ans, puis tous les 25 ans) ou extraordinaires pour raviver la foi des catholiques comme en 2016 par le pape François.



Les Lavoirs

On ne compte pas moins de 14 lavoirs sur notre commune.

C'est dire l'importance des lavoirs dans la vie quotidienne de nos anciens.
Pour la plupart, ils ont été créés par la commune au 19ème siècle, pour améliorer l'hygiène des populations.

Lavoir du bourg de Tursac

Contrairement à une idée reçue, les lavandières n'allaient pas au lavoir pour laver le linge, mais surtout pour le rincer, d'où la nécessité de grande quantité d'eau courante (rivières, sources …).

C'était le domaine réservé aux femmes.
Chaque lavandière apportait son matériel personnel : brosse, battoir, brouette et « carrosse » en bois pour protéger les genoux.
Pour la plupart ils se situent à l'extérieur des hameaux pour des raisons de propreté, mais aussi pour protéger les femmes des regards indiscrets.

Les Pigeonniers

Tursac ne possède que 3 pigeonniers : le très important pigeonnier du château de Marzac datant du 18ème siècle, qui n'est pas caractéristique de notre région, celui de la Baillerie, intégré aux bâtiments et le très beau pigeonnier de la Lambertie dans la plaine de Tursac.

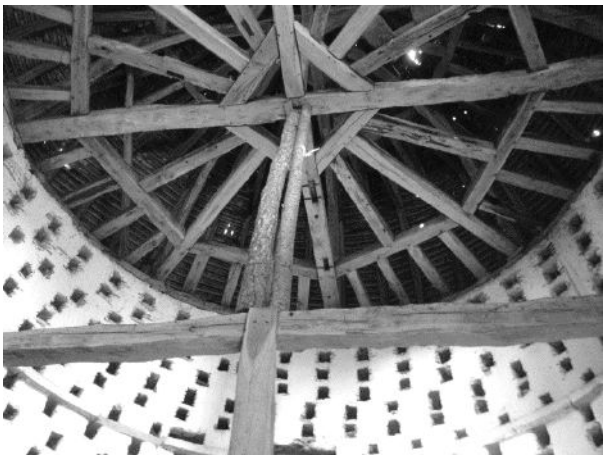
Ce dernier pigeonnier a été construit sur colonnes, ce qui est plutôt caractéristique du Quercy, probablement pour permettre d'échapper aux crues de la Vézère. Les colonnes se terminent par ce qu'on appelle « des capels », chapeaux ornementaux qui empêchent les rongeurs de parvenir aux volières.

Au Moyen Âge, les pigeonniers étaient un signe extérieur de richesse.
A l'intérieur du pigeonnier, on trouve des boulins qui sont des trous dans le mur d'un colombier, qui sert de nid au pigeon. En principe le nombre de trous de boulin correspondait à la superficie de la terre du propriétaire (un trou de boulin valait un arpent de terre soit environ un demi hectare).
Aussi les pigeonniers étaient surtout propriété des seigneurs et de ceux qui possèdent de vastes terres.
Le seigneur se réservait ainsi la fiente de pigeon, appelée colombine, qui est un engrais d'excellente qualité pour fertiliser les champs grâce à sa riche teneur en azote.
Cette fiente de pigeon était en particulier un engrais formidable pour la vigne, largement cultivée dans nos régions, jusqu'à la crise du phylloxera.
L'élevage de pigeons était également destiné à la consommation.

Scène des Duellistes, film de Ridley Scott (1977) filmée à la Lambertie

Pigeonnier du château de Marzac

Pigeonnier de la Baillerie



L'intérieur du pigeonnier de Marzac et les très nombreux boulins, signe de l'importance du domaine

Les Cabanes en pierres sèches

Comme elles sont mystérieuses ces cabanes en pierres sèches que l'on trouve souvent perdues dans les bois !
Quand les a-t-on construites ? A quoi pouvaient-elles servir ?
On les appelle aussi bories, mais c'est une erreur. Le terme de borie (boria en occitan) désignait au siècle dernier, d'abord une ferme isolée, puis une ferme délabrée ou une masure.

On ne peut qu'admirer la technique de construction en moellons et lauzes, sans mortier ni ciment, utilisée par ces paysans constructeurs.

Autrefois elles étaient dans les champs, dans les truffières et surtout près des vignes, pour entreposer le matériel (fagots, piquets, outillage) et servir d'abri pour le paysan ou le vigneron.
Autour de la cabane, on trouve souvent des bancs de pierre qui servaient à partager à plusieurs le casse-croûte ou le repas de midi.
Plus près des habitations, elles servaient de poulailler, ou abritaient un four à pain ou un puits.

Ces cabanes furent surtout construites fin 18ème, début 19ème, probablement au moment où la charrue a remplacé l'araire. La charrue creusait plus profond et soulevait des pierres que les paysans sortaient pour construire tous ces murets et cabanes, les pierres plates étant réservées à la toiture.

A Tursac, on peut en compter environ une dizaine encore visible à Marzac, à la ferme de l'Angle, à la Peyrière, à la Baillerie…

Cabane restaurée à Marzac

Cabane à la Baillerie

.

Le thème de la « cabane » nous permet de conclure ce livre dédié à Tursac.

La cabane n'est pas qu'une simple remise et un abri, elle symbolise aussi, par la perfection de sa construction, l'amour que nos anciens portaient au travail bien fait, en harmonie avec la nature. On peut y voir une véritable quête de l'esthétique, dans une forme de sacralisation du travail, tout au long d'une vie pourtant courte à cette époque.
La cabane était aussi le symbole de l'entraide nécessaire à chacun pour la construire et s'y retrouver.
Une époque bien différente de la nôtre si l'on considère les abris qui peuplent nos jardins !

La société du début du siècle dernier n'existe plus.
On y a probablement perdu cette connaissance qu'avaient les anciens de la nature. Qui d'entre nous sait encore reconnaître le chant des oiseaux ?

Cette société, autrefois repliée sur elle-même, solidaire par nécessité, méfiante vis-à-vis des étrangers et du progrès jusqu'à la guerre de 40, s'est totalement transformée avec l'avènement des techniques modernes et l'arrivée d'une nouvelle population attirée par la beauté des paysages et la richesse de notre patrimoine.
Tursac, comme tous les petits villages isolés de la région, s'est ainsi ouvert au monde avec courage et générosité comme en témoigne l'accueil que les populations locales ont réservé pendant la guerre aux réfugiés espagnols ou alsaciens.

Comprendre le lien nécessaire entre le passé et l'avenir reste fondamental dans un monde bouleversé comme aujourd'hui.
Les enfants de l'école de M. Sourny sont devenus les anciens du village.
Quand on les écoute, leurs yeux s'allument. Comme lorsqu'ils étaient les petits journalistes des Echos de ma Vallée, ils nous racontent la vie de leur jeunesse, à la fois austère et pleine de charme ! L'importance accordée aux petites choses du quotidien - jouer à cache-cache sur les coteaux, cueillir des cerises, aller au muguet du côté du bois de la Faure, du Rocher du Cingle, pêcher une ablette ou nourrir les hirondelles…
Tout ceci constitue un trésor immatériel que notre vingt et unième siècle peine à conserver.

Si seulement ce petit livre pouvait y contribuer.

.

Table des matières

Préface

TURSAC ET SON HISTOIRE **5**
- **Quelques mots d'histoire** **6**
- **La transformation de Tursac au 20ème siècle** **8**
- **Un changement de paysage** **15**
- **Une révolution sociale : la fin du métayage à Tursac** **23**
- **Une révolution technique : la batteuse** **26**
- **Du Moyen Âge au monde moderne** **29**

LA VIE QUOTIDIENNE A TURSAC **37**
- **Le bourg de Tursac vers 1960** **38**
- **La vie sociale** **40**
- **L'histoire de l'école de Tursac** **46**
- **Quelques métiers disparus** **53**
- **Loisirs et moments festifs** **61**
- **Les légendes et coutumes** **70**

DEUX HOMMES CELEBRES **83**

TURSAC AU CŒUR DE LA PREHISTOIRE **93**

NOTRE PATRIMOINE **103**
- **Quatre sites classés** **104**
- **Notre petit Patrimoine** **115**

Remerciements particuliers pour leurs témoignages

Ginette Canaud
Gérard Delbarry
Michel Faure
Pierrot Fournet
Janine Lespinasse
Jacqueline Lysiak
Kléber Monribot
Michel Talet
Robert Véril

Concilier traditions, protection du patrimoine et modernité, tel est le défi qui s'est ouvert aux habitants de Tursac comme dans la plupart des villages du Périgord Noir.

A travers les témoignages que nous avons reçus, nous sont restitués les lieux et les paysages préservés, les modes de vie, les anecdotes, les légendes mais aussi la manière dont ont été vécus les bouleversements dans la vie de chacun avec l'arrivée dans nos campagnes de la révolution technologique, surtout après la deuxième guerre mondiale.

Ce livre sur TURSAC répond ainsi à notre désir de rappeler les richesses de ce village, au cœur de la Vallée de la Vézère, pour que les anciens se souviennent et que les jeunes comme les nombreux nouveaux habitants, prennent conscience de l'histoire des hommes et des femmes qui y ont vécu.

Kati et Jean-Louis Gallo

Contacts : cathgallo@wanadoo.fr
jl.gallo@hotmail.fr

Tursac

Association Evasion Culturelle à Tursac

ISBN 979-10-699-9772-1 PRIX : 15 €

9 791069 997721